3e Année N° 90 Le N° 0$40 Jeudi 21 Mai 1942

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



L'Indochine pittoresque. — Les chutes de Dâu-Dàng, sur la

Photo P. VERGER

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



TR. TANLOC

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine
HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ
Directeur : Jean SAUMONT
DIRECTION-ADMINISTRATION : 15, Boulevard Rollandes — HANOI — Téléphone 428
ABONNEMENTS | INDOCHINE et FRANCE. Un an 15 $ 00 — Six mois 8 $ 50 — Le numéro 0 $ 40
ETRANGER ..... Un an 24 $ 00 — Six mois 13 $ 50 — Le numéro 0 $ 60

La nouvelle organisation du Royaume de Luang-Prabang

par J. HAUREL

LE 21 août 1941, M. Adrien Roques, Résident Supérieur p. i. au Laos et S. A. R. Tiao Savang Vathana, Secrétaire général du Royaume de Luang-Prabang, munis des pouvoirs qui leur avaient été conférés par le Maréchal, Chef de l'Etat français, et S. M. Sisavang Vong, ont signé à Vientiane le Traité de Protectorat réglant sur un pied nouveau les relations entre le Royaume de Luang-Prabang et la France.

La signature de cet acte, qui marque une date nouvelle dans l'histoire du Laos français, celle de sa renaissance à une individualité nationale suffisamment étendue pour affirmer sa force d'attraction, était impatiemment attendue par la population et particulièrement par l'élite du pays soucieuse de pouvoir se grouper sur un terrain favorable pour la défense de la Patrie Lao, désormais psychologiquement et juridiquement fondée.

Le nouveau traité de protectorat abroge les anciennes dispositions de la convention qui, en 1917, avait elle-même remplacé l'accord conclu en 1887 entre S. M. Oun Kham et Auguste Pavie, Consul de France à Luang-Prabang.

Les principales modalités du nouveau régime sont les suivantes :

En vue de resserrer les liens historiques existant entre les provinces du Nord-Laos et pour reconstituer cette unité qui fit la grandeur du peuple lao du XIV[e] au XVIII[e] siècle, les provinces du Haut-Mékong, du Tran-ninh et de Vientiane ont été incorporées au Royaume de Luang-Prabang pour former un Royaume du Laos, sous l'autorité de S. M. Sisavang Vong, descendant de la famille qui régna sur ce pays dans les siècles passés.

S. A. R. Tiao Savang, prince héritier du Royaume, est président du Conseil privé de la Couronne, chargé de donner des avis à Sa Majesté et dont font partie quatre membres nommés par S. M. Sisavang Vong et, en particulier, S. E. le Chao Ratsamphanthavong, Chao Sisaleumsak, qui a dirigé avec tant de distinction pendant dix-sept ans le département de l'Intérieur du Hosanam-Luong.

Les cinq grandes charges traditionnelles du Royaume sont reconnues par le Traité du Protectorat.

Les dignitaires auxquels elles seront attribuées portent les titres suivants par ordre d'importance :

Chao Maha Oupahat ;
Chao Ratsavong ;
Chao Ratsabout ;
Chao Ratsamphanthavong ;
Chao Ratsaphakhinay.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Deux titulaires occupent seulement leur place pour le moment (Chao Maha Oupahat et Chao Ratsamphanthavong).

S. E. le Prince Phetsarath, Ratsaphakhinay du Royaume, est élevé à la dignité de Chao Maha Oupahat, avec le titre d'Altesse, dignité dont son père S. A. Bounkhong (dont les éminents services rendus à la France et au Laos sont encore dans toutes les mémoires) avait été le dernier à être investi.

Pour l'Administration de ses Etats, Sa Majesté est assistée d'un Conseil des ministres de cinq membres (Hosanam-luong) :

A. — Un premier ministre sans portefeuille, directeur de tous les services et qui est S. A. le Chao Maha Oupahat Tiao Phetsarath ;

B. — Un ministre de l'Economie générale et des Travaux publics du Royaume.

Sa Majesté a fait choix pour cette fonction de S. E. Tiao Souvannarath, qui a occupé depuis décembre 1927 le poste de directeur des T. P. dans l'ancien Hosanam ;

C. — Un ministre de l'Intérieur, qui est S. E. Chao Sestha, frère de Sa Majesté, ancien Naikhouèng de Pakseng ;

D. — Un ministre de la Justice, de l'Education sociale et des Cultes, qui est S. E. Phouy (Phaya Luang Mahaséna), ancien secrétaire général du Palais Royal et Naikhouèng de Paktha ;

E. — Un ministre des Finances, qui est S. E. Thao Outhong, ancien Chaokhouèng du Cammon.

Le Conseil des ministres se réunit sous la présidence du Résident Supérieur ou de son délégué, le Commissaire du Gouvernement de Luang-Prabang et délibère sur les questions intéressant la haute administration du Royaume.

Le Royaume est divisé en six provinces, ayant à leur tête un Chaokhouèng (Gouverneur laotien), chargé de leur administration, lui-même contrôlé par un Résident de France. Au V^e^ Territoire, les fonctions du Résident sont exercées par le Commandant du Territoire et, à Luang-Prabang, par le Commissaire du Gouvernement.

Le Commissaire du Gouvernement de Luang-Prabang, outre ses fonctions de Résident de France à Luang-Prabang, est délégué permanent du Résident Supérieur auprès de Sa Majesté avec laquelle il traite de toutes les questions intéressant le Protectorat.

Il préside le Conseil des ministres en l'absence du Résident Supérieur.

Les provinces sont divisées en Muongs, administrés par un Chaomuong. Certaines petites circonscriptions ayant leur unité particulière ou trop éloignées du chef-lieu pour être administrées par le Chaomuong forment un Kong, ayant à sa tête un fonctionnaire délégué du Chaomuong. Le Chaomuong de Luang-Prabang a le titre de Préfet.

L'autonomie politique du Royaume est assurée par l'unité de législation : les textes applicables seront des Ordonnances royales prises par le souverain avec l'approbation du Résident Supérieur au Laos.

Son autonomie financière est assurée par la création d'un budget particulier distinct du budget des provinces du Sud-Laos auquel sont versées toutes les recettes effectuées dans le Royaume et qui prend à sa charge toutes les dépenses correspondantes. La nouvelle organisation permet de donner au Laos l'impulsion politique et économique qui lui a manqué pour qu'il devienne un élément véritablement important de l'Union indochinoise.

La ferme intention du Chef de la Colonie a été de lui donner tous les moyens de prendre conscience de lui-même et de développer sa personnalité.

En plein accord avec le Gouvernement de S. M. Sisavang Vong, l'action de la France s'exerce dès à présent aussi fortement dans le domaine spirituel que dans le domaine matériel.

En particulier pour les fonctionnaires européens, le Laos n'est plus le parent pauvre de l'Indochine ; le pays isolé et déshérité où l'on n'envoie (à part quelques originaux) que des fonctionnaires dont les autres pays ne veulent pas ou des fonctionnaires qui voudraient bien être ailleurs et que l'on maintient dans ce pays parce qu'on ne leur trouve pas de remplaçant d'égale valeur.

L'affectation au Laos est devenue maintenant une affectation de choix. Le Chef de la Colonie entend ne maintenir dans les cadres de fonctionnaires européens et indochinois qu'un personnel donnant toute satisfaction par sa manière de servir. Il entend particulièrement que les fonctionnaires en service au Laos soient une élite collaborant de tout cœur avec les autorités laotiennes, dévoués au pays, à la constitution de son unité politique et au développement de ses facultés économiques.

Beaucoup des nouveaux venus dans le Royaume peuvent conserver quelques regrets des pays où ils avaient servi avant leur affectation au Laos.

A juste titre, puisque c'est précisément leur manière de servir dans ces pays qui les a fait distinguer pour être envoyés dans le Luang-Prabang.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais, dès à présent, leur conscience professionnelle est telle qu'ils s'attachent au travail nouveau qui leur est confié et que, lorsqu'ils auront un séjour suffisant dans le Royaume, ils seront gagnés comme leurs anciens par le charme de ce pays, par cette douceur laotienne qui se livre seulement à ceux qui sont capables d'aimer et qui subsistera dans l'essor que le pays va prendre et fera du Royaume de Lan-Xang un élément véritablement important et original de l'Indochine Française.

Nous avons trouvé chez les populations autochtones une magnifique compréhension et un attachement sincère qui s'est manifesté avec un éclat particulier dans les heures douloureuses que nous avons vécues, qui se manifeste maintenant dans des heures difficiles et que la France n'oubliera pas lorsque le règlement définitif du conflit qui ensanglante le monde lui permettra de jouer à nouveau le rôle magnifique qui fut le sien par le passé.

L'Etat français est né grâce au Maréchal de France Philippe Pétain, qui est devenu son chef.

Le Gouvernement de la France, malgré les terribles difficultés auxquelles il doit faire face, agit avec fermeté dans tous les domaines.

L'ampleur que revêt déjà son action permet de concevoir les plus grandes espérances pour le sort futur de notre pays après le règlement du conflit actuel.

En attendant ce jour, prenons conscience de nos responsabilités et travaillons de tout notre cœur à la tâche qui nous est fixée.

En assurant au Laos une vie de plus en plus complète et de plus en plus personnelle, en élargissant la place qu'il tient dans l'Union Indochinoise, nous fortifions la valeur de notre Indochine et nous affirmons notre foi dans les destinées de la France, et de la Fédération de peuples qui, d'un libre accord, se sont liés à elle et qui, avec elle, connaîtront après les temps d'épreuve un renouveau de grandeur et de prospérité que d'autres après nous auront à exalter.

LE MARÉCHAL A DIT :

"Fermez vos oreilles aux propagandes étrangères et groupez-vous étroitement derrière votre Chef en n'ayant plus dans vos cœurs que des pensées françaises."

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CULTURE SINO-ANNAMITE ET CULTURE OCCIDENTALE

par NGUYỄN-PHÁP-VIỆT.

(*suite*)

III

Des règles de morale pratique

QUELLES sont les règles de morale pratique que le confucianisme a tirées de sa cosmologie ? Elles sont bien nombreuses. Il faudrait un temps assez long pour pouvoir les citer toutes, puisqu'elles ont fait l'objet d'à peu près tous les livres classiques et canoniques chinois, sans compter encore ceux des lettrés du néo-confucianisme.

Citons quelques formules qui semblent résumer toutes les autres.

Tu thân (Se perfectionner).

Tề gia (Gouverner sa famille).

Trị quốc (Gouverner l'Etat).

Bình thiên-hạ (Pacifier l'Univers).

C'est ce que M. G. Coulet a exprimé dans ce raccourci : « Le perfectionnement progressif de l'individu dans une société basée sur la tradition ».

Voici maintenant les vertus cardinales :

Nhân (L'amour du prochain) ;

Nghĩa (L'amour du bien, du beau...) ;

Lễ (La pratique des Rites) ;

Trí (La sagesse, l'amour de la sagesse) ;

Tín (L'amour du vrai, la sincérité, le respect de la parole donnée),

et les cinq devoirs ordinaires :

1° Quân thần (Devoirs réciproques des maîtres et serviteurs) ;

2° Phụ tử (Devoirs réciproques des pères et enfants) ;

3° Phu phụ (Devoirs réciproques des époux) ;

4° Huynh đệ (Devoirs réciproques des frères et sœurs) ;

5° Bằng hữu (Devoirs réciproques des amis, camarades...).

Une formule excellente pour exprimer nos devoirs envers tous les hommes :

tứ hải giai huynh đệ

(entre les) quatre mers, (tous les hommes) sont frères, etc., etc...

Résumant les beaux côtés et les points faibles du confucianisme, M. G. Bois a écrit :

« 1° Le confucianisme a développé magnifiquement les vertus familiales ;

« 2° Il a entretenu à travers les siècles une vénération admirable pour les ancêtres, qui a été pour des millions d'hommes une force de cohésion morale et sociale, une aide très efficace dans l'accomplissement du bien ;

« 3° Il a rendu les rapports sociaux souriants et faciles, grâce à l'observance des rites et à cette attitude attentive et respectueuse qui caractérise l'Oriental, toujours maître de lui-même ;

« 4° Il a cultivé chez l'Oriental le goût inné pour les choses morales, en lui apprenant à tout envisager sous l'angle moral ;

« 5° En plaçant constamment devant l'esprit des Orientaux son idéal du sage, le confucianisme a développé le goût pour la vie simple, pour la vie à la campagne, en même temps que le désir de culture intellectuelle ;

« 6° En limitant les recherches de la pensée orientale au domaine humain, le confucianisme est obligé d'approfondir les problèmes moraux et psychologiques. D'où cette certaine finesse dans les détails, ce certain sens de l'observation psychologique chez le lettré, qui juge vite un homme. Car il sait reconnaître au plus imperceptible signe telle émotion, tel sentiment intime. »

« Mais, dit M. G. Bois, le confucianisme, à cause de ses tendances, n'a pas favorisé le développement « **complet** » :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« 1° D'une « **vraie** » morale individuelle ;

« 2° D'une « **morale** » civique et « **sociale** » dans le sens « **large** » et « **humain.** »

Ajoutons : il manque surtout au confucianisme le frisson de l'au-delà et cette forme de dévouement qui fait les martyrs.

A la culture occidentale de nous doter de cette « **vraie** » morale individuelle, de compléter notre morale civique et sociale.

Quant à cette question de donner de nouvelles « **forces morales** », de nouvelles « **inspirations** », de nouvelles « **certitudes** » à notre vie, il revient au christianisme.

La morale chrétienne, une morale concrète et vivante, un enthousiasme, une activité fraternelle et féconde, mettra fin à cette attitude trop froide, trop aristocratique des Extrême-Orientaux, enfermés depuis des millénaires dans des méditations trop souvent stériles, au lieu de se tourner aussi vers l'activité généreuse, vers la fraternité agissante.

La morale confucéenne est une morale de la réflexion et non une morale du sentiment, une morale faite pour un petit groupe et non pour la totalité des hommes, qui vit plus de sentiments que de raisonnement.

Avec ses vertus chrétiennes, son esprit de sacrifice, sa pratique de l'humilité, le christianisme a réveillé le cœur endormi de tout l'Occident à l'époque médiévale. Plaise à Dieu que le christianisme fasse aussi vivre le cœur de l'Extrême-Orient trop longtemps oublié par le confucianisme.

La maxime « tendre vers la perfection pour vivre en harmonie avec l'Univers » a fait ses preuves. Nous voulons maintenant être « parfaits » comme notre Père Céleste est parfait. Nous tournant, non plus vers ce cosmos aveugle et sourd, mais vers le Christ, miséricordieux et pitoyable aux humains, nous voulons, aidés et guidés par Lui, pouvoir pratiquer le Repentir et l'Humilité en vue d'avoir des forces morales nouvelles, nécessaires à cette pratique de l'amour, héroïque et agissante, recommandée par les Evangiles.

Le confucianisme, morale pratique, nous a trop longtemps retenus à terre ; nous aspirons maintenant à nous élancer dans le ciel, vers le Dieu, notre Père.

IV

Essai de réconciliation des deux cultures

Le problème de la réconciliation de l'Orient et de l'Occident est un problème fort délicat. Mais comme c'est aussi un problème des plus séduisants et des plus importants, pour l'avenir de l'Indochine d'abord, pour l'avenir de toute la civilisation humaine ensuite, bien des essais extrêmement intéressants ont été tentés. Les solutions proposées ne paraissent pas, cependant rallier tous les suffrages. Convaincre tous les esprits en s'attaquant plus aux détails qu'aux principes mêmes, laisse encore bien des doutes dans les âmes et dans les cœurs.

Devant les voies frayées par les premiers apôtres, essayons d'être téméraires. Sur les ponts par eux jetés au-dessus du fossé, engageons-nous hardiment.

I. — DE LA DIVERGENCE PREMIERE

D'abord la divergence première, cause de toutes les autres, se trouve dans cette question fondamentale de savoir s'il faut, ou non, pour le bien de l'humanité, séparer la morale du Cosmos.

L'on connaît les réponses de l'Occident et de l'Extrême-Orient, et les résultats où en sont arrivés l'un et l'autre.

En dégageant le Cosmos des liens de l'éthique, l'Europe a fait prendre à l'étude de la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nature extérieure l'essor que l'on connaît. Et la technique occidentale, fille de la science, en est arrivée ainsi à bouleverser complètement les conditions si simples de la vie primitive. « Ce n'est point un mal », dites-vous ?

« D'accord », parce que je ne suis point un lettré de la vieille culture.

Mais voilà que votre belle technique, libérée des préoccupations morales, s'est mise au service du meurtre ! L'effet en a été tellement désastreux que l'Europe elle-même s'est vue dans l'obligation de se réunir tant de fois, en Congrès international pour « moraliser la guerre » ! — Rien à faire maintenant, messieurs : le sort en est jeté ! Vous êtes sur la pente, glissez !

Je n'oublierai jamais cette réflexion mélancolique d'un vieux lettré, que j'ai longtemps prise pour une boutade : « La poudre noire ? La vieille Chine l'a inventée pour les feux de bengale et pour les pétards qui doivent ajouter du lustre à nos fêtes. Les Européens en ont bourré leurs fusils et leurs canons : ils seront les premiers à le déplorer. Ont déjà regretté de l'avoir inventée pour un plaisir innocent, les mânes de ces Anciens réfractaires à l'enseignement de la sagesse antique. »

« C'est qu'en délaissant volontairement, systématiquement le domaine de la nature, de la science et des perfectionnements matériels, les moralistes chinois avaient raison : ils craignaient que les inventions matérielles ne bouleversassent les conditions de la vie et ne fussent un danger moral. Et ils n'ont pas cru devoir tenter le risque. » (G. Bois. — *Pour un confucianisme nouveau*).

« C'était manquer de foi dans la nature humaine », si vous le voulez ; mais que nous a appris l'expérience passée et présente ?

Le résultat de cet asservissement rigoureux de la vie matérielle à la vie morale est évidemment cette vie sans « confort moderne » dont plus personne ne saurait se contenter.

Alors, pour quelle voie opter ?

L'on aurait presque envie de dire que dans ce problème ni l'Orient ni l'Occident n'a eu de cet esprit dont l'excellence fut tant vantée par Descartes dans son « Discours de la Méthode » : toujours l'analyse d'abord, mais aussi toujours la synthèse ensuite.

La Chine a bien vu les liens moraux entre l'homme et le Cosmos. Mais elle a eu tort de n'avoir pas essayé de les séparer pour essayer d'en faire une étude plus approfondie. L'Europe l'a fait : mais, par la suite, elle n'a pas cherché à les rattacher étroitement l'un à l'autre.

Une belle théorie, celle de l'art pour l'art. Mais où nous mènerait-elle, complètement libérée de la morale ?

La science pour la science, une croyance tout aussi dangereuse. Mais y a-t-on toujours, et sérieusement, pensé en Occident ?

« Les deux morales sont complémentaires », a bien dit M. G. Bois. Alors que les deux cultures se complètent.

II. — DE LA DIFFERENCE DE BASE MORALE

« C'est dans la nature extérieure que nous devons chercher les principes de notre morale », dit la vieille culture chinoise.

« Non, cherchons-les plutôt en nous-mêmes », réplique la morale européenne moderne.

Y a-t-il contradiction entre les deux affirmations ? « Nullement ».

En effet, cette nature extérieure dont la vieille culture chinoise veut tirer ses principes, la connaît-on autrement que par les cinq sens, et autrement qu'à travers les notions de temps et d'espace comme l'a bien fait remarquer Kant ?

« L'homme est une monade comme n'importe quel autre être de la nature », nous a dit Leibnitz.

« L'homme est une de ces nombreuses parties constitutives de cet ancien thai-cuc qui donne naissance au monde », nous a enseigné le vieux Chinois.

S'il en est ainsi, que l'on cherche la Vérité en nous-mêmes ou dans le monde extérieur, le résultat doit être le même. Allez maintenant vous étonner que l'Occident et l'Extrê-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

me-Orient se soient si souvent rencontrés dans leurs recherches comme dans leur conclusion !

III. — DE LA DIFFERENCE DE BUT

« Développer l'individu pour lui-même », tel est le but de l'éducation en Occident. C'est l'individualisme.

« Eduquer l'individu en vue de son absorption complète dans la collectivité », tel est le principe de la culture extrême-orientale.

Y a-t-il contradiction entre les deux idéals ?

Un professeur de philosophie indochinois a fait remarquer qu'au fond l'Orient et l'Occident sont tout à fait d'accord : l'individualisme n'est point l'égoïsme. Si l'individualisme vise au développement complet de l'individu, c'est aussi en vue du bien social.

Tout ce qu'on peut dire de cette différence, c'est qu'ici encore, l'Occident a un peu perdu de vue « la synthèse après l'analyse », alors que l'Extrême-Orient a négligé complètement de « diviser les difficultés ».

Encore une fois, les deux cultures sont complémentaires.

IV. — DE LA DIFFERENCE DES MOYENS

La dernière divergence entre l'Occident et l'Extrême-Orient se trouve dans les qualités exigées de chacun : le libre examen, l'esprit critique chez les Européens ; et chez les Asiatiques : la discipline, le respect pour l'enseignement des ancêtres.

Pour la réconciliation des deux cultures en ce chapitre, nombre de personnes ont fait remarquer que l'esprit de progrès n'est point incompatible avec le respect de la tradition : le progrès n'a point exigé le mépris de tout le passé, tandis que la raison profonde du respect pour l'enseignement des ancêtres est encore l'amour de la raison, de l'esprit de progrès ; — l'amour de la vérité.

M. E. Vayrac, dans une belle étude « Comment les Annamites pourront rénover leur civilisation », nous a indiqué quelle doit être notre attitude pour pouvoir aspirer au progrès tout en respectant la tradition : il nous faudra « conserver du passé tout ce qui peut être conservé, adapter lentement et avec prudence tout ce qui pourra être adapté, n'innover que le moins possible et jamais sans une nécessité évidente... Ce qui importe ce n'est pas de bouleverser les anciennes traditions qui ont fait leurs preuves, mais de les utiliser dans un esprit de justice et de progrès. Si nos protégés veulent bien suivre ces principes, ils seront étonnés de voir avec quelle rapidité leur antique société se rajeunira, sans rupture avec le passé, sans secousses ni désordres... Il serait difficile de souhaiter des conditions plus favorables pour l'évolution d'un peuple. Français et Annamites, l'histoire nous a placés en face d'une tâche délicate certes, mais propre à inspirer zèle et enthousiasme, digne de tous les dévouements. Il ne faut jamais se plaindre d'un trop beau destin. Sachons plutôt le mériter. Unissons nos efforts pour ne pas demeurer inférieurs à notre mission. L'expérience que nous poursuivons ensemble devant le monde civilisé ne peut manquer de se montrer féconde en résultats, féconde en enseignements ! L'Indochine est en quelque sorte le laboratoire où se prépare la réconciliation de l'Orient et de l'Occident. »



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le "POTHI-OTAU"

ou la cérémonie de « l'Abandon des Tombes » chez les Jarays

par LÊ-QUANG-KIM

Origine et évolution du « Pothi-Otau ».

L'origine de cette cérémonie rituelle qui clôture la période de deuil reste encore inconnue. Les Jarays ont-ils hérité le culte des morts des Chams qui avaient eu certainement des contacts répétés avec l'une des peuplades de l'arrière-pays les plus proches de la côte ? On l'ignore.

Quoi qu'il en soit, la force d'expansion et de conservation de ce rite qui lui a assuré une vie traditionnelle à travers les générations successives et qui a contribué à sa « contamination » — d'ailleurs très limitée — dans les mœurs des tribus voisines (Bahnars, Sédangs, Rongaos...) semble pouvoir s'expliquer, à l'origine, par des motifs d'ordre purement affectif.

Le caractère mystique qui l'imprègne présentement ne serait venu que plus tardivement sanctionner cette pratique, la faisant passer définitivement dans les coutumes.

Au stade actuel des mœurs jarays, l'office des morts du « Pothi-Otau » est célébré collectivement par les membres de la famille en deuil assistés de ceux du clan communal sans ingérence des sorciers ou des « Sadets » de l'Eau et du Feu.

Ce point du rite « Pothi-Otau » mérite d'être noté ; car si nous pouvons hasarder l'hypothèse qu'à un moment de son évolution, il a revêtu un caractère proprement religieux avec peut-être des officiants d'une secte, à l'heure actuelle, le culte s'est laïcisé au même degré que le culte des morts chez les Annamites.

Mais à l'inverse de l'Annamite, homme de la plaine, habitué à un habitat favorable, imbu des traditions chinoises qui attribuent volontiers à une certaine catégorie d'âmes des influences bienfaisantes, le Jaray, vivant dans une ambiance forestière hostile, a tendance à croire à une action maléfique de ses morts. Pour l'Annamite, ceux-ci sont proprement des « Revenants » dont tout son être souhaite le retour dans les grandes occasions de sa vie et qui lui prodigueront en temps voulu aide et secours judicieux. Pour le Jaray, au contraire, les morts doivent partir, s'écarter définitivement du village ; car leur retour est cause de maladies et de maux de toutes sortes.

Aliments destinés au mort.

Selon les croyances jarays, le trépassé reste après son dernier soupir plus ou moins attaché à l'existence terrestre. On continue à l'alimenter chaque jour en lui faisant parvenir sa pitance à travers un tuyau d'alimentation fiché en terre au niveau supposé de la bouche.

Cette vie d'outre-tombe dure environ un an, période qui correspond à celle du deuil.

Les parents du défunt, pendant ce temps, se hâtent d'accumuler leurs réserves et leurs économies pour célébrer dignement la grande cérémonie au prochain printemps, lorsque l'année de deuil sera complètement écoulée.

Le « banquet d'adieu au mort », doit être solennel. Certains animaux sont exigés par les rites. Ainsi, le poulet et le cochon sont obligatoires, même pour les moins fortunés. Mais, généralement, on y ajoute le buffle et le bœuf, quand on a les moyens.

Ces animaux sont attachés solidement à la palissade entourant immédiatement le tumulus. Ils y resteront jusqu'à la fin de la danse d'adieu et seront tués au moment des sacrifices.

Le menu bétail est sacrifié à domicile. On prélève des portions congrues de différentes parties de l'animal (poumons, foie, boyaux, viande, sang...) pour alimenter le mort ; le reste sert au festin des vivants.

La danse rituelle.

Autour du tertre funéraire évolue une sarabande endiablée de jeunes gens et de jeunes filles se tenant par les épaules et progressant d'un mouvement de translation lente accompagnée de rotations sur eux-mêmes. De loin, dans la nuit, à la lueur d'un grand brasier, on dirait des planètes fantasmagoriques, vaguement éclairées, sollicitées implacablement sur leur orbite autour de quelque immense astre de feu...

Les figures chorégraphiques rappellent un

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

peu les danses paysannes d'autres contrées, avec des contorsions du bassin caractéristiques du style indien.

Le pas de danse est une « hésitation » qui peut être décomposée comme suit :

Quelques grands pas en avant suivis d'un petit pas en arrière, les jambes en demi-flexion après chaque déplacement.

Une impulsion mystérieuse entraîne toutes les jeunes danseuses irrésistiblement dans une vaste révolution autour du mort pendant que les mâles qui les suivent cherchent à les retenir à eux en les entraînant vers l'arrière.

Dans cette chaîne mouvante d'hommes et de femmes repus de viande, ivres d'alcool, qui s'agitent et qui clament leur joie, se détache nettement une figure, celle du tambourinaire. C'est naturellement au plus adroit que la bande confie les exhibitions difficiles. Il sera d'ailleurs largement récompensé de ses peines car, avec la nuit complice, les jeunes filles ne manqueront pas, aux intermèdes successifs, de lui prodiguer leurs tendresses, eu égard à ses talents exceptionnels.

Pour l'instant, un petit tambourin suspendu au cou, notre jeune danseur donne la cadence en giflant fortement le tambour en même temps qu'il plie en arrière son corps, souple comme un arc, la tête touchant terre, en tournoyant autour de lui-même suivi de joueurs de gongs de différentes grandeurs.

Cet orchestre bizarre, où se fondent les sons profond des gongs, les sons métalliques des cymbales, les bruits sourds des tambours, donne un rythme à la foi syncopé et lent.

La danse d'adieu au mort commence généralement dans l'après-midi de la veille du jour des sacrifices et continue, ininterrompue, tard dans la nuit ; plusieurs équipes s'y relayent.

Si la cérémonie dure une nuit, les danseurs du village suffisent. Si elle tient plusieurs nuits, ceux des villages voisins y sont cordialement invités. Ces derniers ne déclinent jamais cette aimable invitation puisqu'ils sont sûrs d'y trouver toutes les délices que peut rêver un bon Jaray : l'alcool de jarre, la viande grillée, les aventures amoureuses.

Le grand sacrifice.

En dehors des petits sacrifices préliminaires, le « grand sacrifice » final, accompli uniquement avec des gros bestiaux (buffles et bœufs), a lieu à l'aube.

On les amène un à un au poteau des sacrifices (le « gon »). Là, on attache solidement l'animal par les pattes, en le renversant sur le dos ; on immobilise son train arrière et sa tête au moyen de cales en bois.

Le sacrificateur peut tuer l'animal de trois façons : soit en lui ouvrant les carotides avec un poignard, soit en lui tranchant la tête avec un sabre, soit en lui transperçant le cœur avec une lance.

Le sang qui jaillit est précieusement recueilli dans une marmite en cuivre et se mangera cuit ou cru, à l'état naturel ou mélangé de débris d'os, de viandes et de peaux hachées. Les vieux, faute de dents, préfèrent le sang nature.

L'animal complètement saigné est mis sur un petit bûcher où les poils se consument. Ensuite, on le retire, on râcle la peau et l'éventre. Tripes et boyaux, sommairement lavés, seront apprêtés dans de grosses marmites pour être servis aux invités.

Mais, auparavant, il fallut accomplir le « sacrement du festin d'adieu au mort ».

Le sacrement d'adieu.

A cet effet, l'officiant du deuil, chargé de mets et d'alcool (1), s'avance vers la tombe pour offrir au mort, à travers le « tube de bambou enterré » (le « Ding-Lok), son festin d'adieu en lui adressant à voix basse les paroles sacrementelles suivantes :

« Aujourd'hui, nous vous offrons à boire la bière de millet et à manger la viande du sacrifice, à vous, un des génies de l'au-delà !

« Désormais, séparez-vous de nous définitivement, ne pensez plus à nous, ne revenez plus nous porter la maladie et la mort. »

S'adressant à son fils décédé, le père le tutoie dans cette ultime conversation avec l'outre-tombe.

On coupe ensuite la queue de l'animal sacrifié qu'on attache avec le crâne au « gon » (potence des sacrifices), à la hauteur de l'homme, hors de portée des chiens faméliques. Les quatre pattes seront enterrées près de la tête du défunt.

Ces parties, selon les rites, sont consacrées au mort exclusivement ; sous aucun prétexte, elles ne peuvent être ramenées au foyer.

Conséquences sociales du rite Pothi.

Le rite « Pothi », qui s'accomplit au retour du printemps, marque la fin d'un long deuil qui doit durer au moins un an, pendant lequel le mort « vit » littéralement au crochet des vivants, exigeant d'eux, chaque jour, aliments, culte et pleurs.

(1) En réalité, ce qu'on appelle communément l'alcool de jarre est une boisson fermentée à base de riz nêp ou de millet comparable, par son degré alcoolique, à la bière ou au vin ; la bière de millet est merveilleuse.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Comme bien l'on pense, à la belle saison, les parents sont tout heureux d'abandonner leur deuil pour se remettre dans le grand courant de la vie. Le veuf ou la veuve reprend tous ses droits, notamment celui de contracter nouveau mariage. De son côté, le mort ira rejoindre librement son domaine.

Mais pendant la « grande veillée au mort », pendant la période de deuil, malheur au conjoint infidèle ! Une forte amende lui sera infligée pour le préjudice apporté au mort et les maléfices attirés sur les villages par sa faute.

Toutefois, une décision des parents du défunt peut écourter la période de deuil.

Les notables et les gens du village, tout le monde veille consciencieusement sur ces coutumes.

C'est après le « Pothi-Otau » que commence la construction du mausolée (le « Posat »). Les pauvres se contentent de couvrir le tertre d'un toit en paillote à l'abri duquel ils attachent les objets familiers au décédé. Les riches érigent un véritable mausolée en bois surmonté d'un immense toit en bambou tressé décoré de dessins à formes géométriques dont certains ne manquent pas d'élégance.

Les personnages qui y sont représentés généralement sont des joueurs de gongs, des domestiques et aussi — depuis que l'armée commence à être connue dans les villages — des tirailleurs montagnards qui semblent monter une garde vigilante sur la tombe.

La palissade porte souvent des figures de pleureuses qui devront continuer le deuil après le « Pothi », à la place des vivants.

Le mausolée terminé, personne n'y revient ; la végétation reprend peu à peu le dessus, la broussaille l'envahit, et, en moins d'une génération, l'oubli efface le nom comme le temps efface la trace du disparu : c'est proprement l'abandon de la tombe.

Ainsi, non seulement le « Pothi » consacre en quelque sorte la rupture des obligations que ces relations imposent aux parents, mais on peut dire que ces derniers, durant la période du deuil, poussent progressivement le trépassé vers le monde des morts oubliés ; par le « Pothi », ils l'y précipitent définitivement.

Essai d'explication de la cérémonie du « Pothi » et conclusions.

Les vieux des villages, interrogés, n'ont pas su nous donner jusqu'ici la signification exacte des différentes phases de cette cérémonie. Tous disent que l'antique tradition l'a ainsi ordonnée, aucune explication ne peut être fournie.

Nous avons essayé plus haut de répondre à la question de savoir pourquoi le Jaray, au lieu de chercher à ranimer le souvenir par le culte périodique rendu aux morts comme l'Annamite, est au contraire bien décidé à se séparer définitivement d'eux par le « Pothi ».

Nous croyons, pour notre part, que c'est la Forêt malsaine, la Forêt mystérieuse, par ses impondérables, qui a agi sur l'imagination de ses habitants, leur faisant attribuer aux impalpables des influences néfastes. De là à chercher à se débarrasser des âmes par un suprême sacrifice il n'y a qu'un pas ; il a été franchi.

Le rite du « Pothi » a peut-être une cause plus profonde encore : le printemps appelle obscurément tous les êtres à la vie. Sollicités de toutes parts par le renouveau de la nature, c'est le moment opportun pour les vivants de quitter leur défunt.

La tribu, le clan, la famille, tous cherchent à repanser les plaies que leur a causées la Mort. Pour cela, il convient d'abandonner définitivement à cette dernière sa victime et de provoquer en même temps un rassemblement joyeux des forces vives qui subsistent en les poussant à procréer de nouveau pour regarnir les places vides ; la belle saison favorise les désirs.

Là sans doute est le sens de cette cérémonie à la fois profane et religieuse, où la joie des vivants se manifeste bruyante et arrogante au départ du mort pour le Royaume des Ombres. La communauté, à ces heures d'exaltation collective, semble jeter un défi à la mort ; c'est le tourbillon vital du clan qui continue, invincible ; c'est la vie humaine qui cherche à proliférer constamment à la place des destructions successives, et c'est enfin la Vie qui triomphera de la Mort.

Ce mélange du profane et du religieux, de la joie et de la douleur est d'ailleurs commun à plus d'une cérémonie aux morts d'origine populaire ; il peut être observé dans d'autres groupements sociaux plus évolués.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



TYPES ETHNIQUES DE LA RÉGION DE HAGIANG

(Photographies prises lors du récent voyage du Gouverneur Général à Tuyên-Quang et à Hagiang.)

← Mans





Mans →

← Méos



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE 1er MAI A SAIGON



1


2



La fête du 1er mai a été marquée à Saigon par l'inauguration de la kermesse organisée par la Légion au Parc Maurice-Long. Le Gouverneur de la Cochinchine, M. Rivoal, accompagné de nombreuses personnalités locales civiles et militaires, a parcouru les nombreux stands où les exposants avaient tenu, par un effort exceptionnel, à manifester leur foi dans les destins de la colonie et de l'Empire.

Avant la visite des stands, le Gouverneur Rivoal a prononcé une allocution dans laquelle il a déclaré notamment : « Quelle est dans le naufrage général de toutes les choses la planche de salut vers laquelle l'Humanité doit tourner les yeux ? Le Maréchal nous l'a indiquée : c'est le travail. »

« Le travail des Français, a-t-il dit, est la ressource suprême de la Patrie. Il doit être sacré. Ne l'oublions point. A la Légion revient l'honneur et le devoir de prêcher d'exemple, de le faire comprendre et aimer aux générations présentes et à celles qui montent. Malgré vos occupations professionnelles, souvent lourdes, malgré le pessimisme ou le manque de confiance de certains, malgré les difficultés de toutes sortes, vous n'avez pas hésité à vous mettre au travail afin de célébrer dignement la fête du Maréchal et celle du Travail et de la Concorde et de venir en aide à nos compatriotes infortunés de la Métropole. »



1 et *2*. — Vue du cortège officiel pendant la visite de M. le Gouverneur.

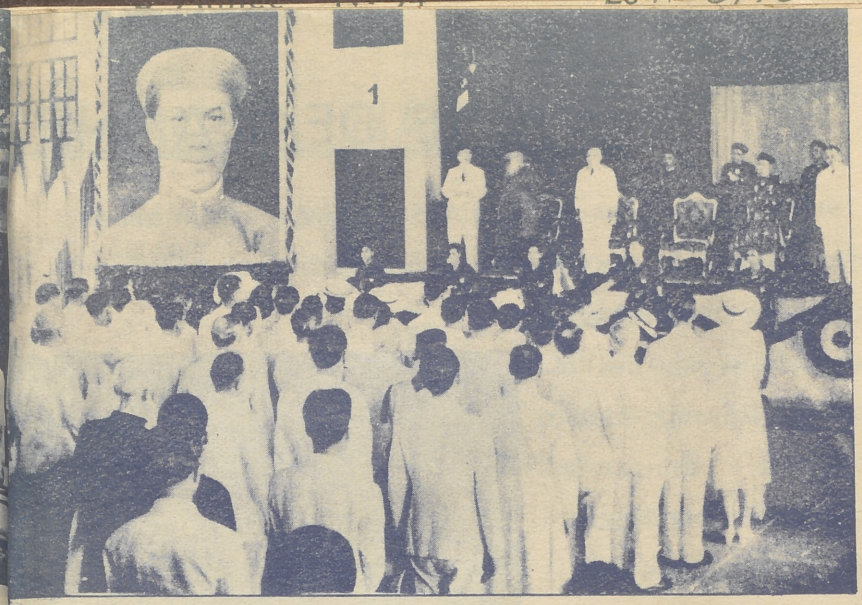
3. — M. le Gouverneur visite le stand des Archives et de la Bibliothèque.

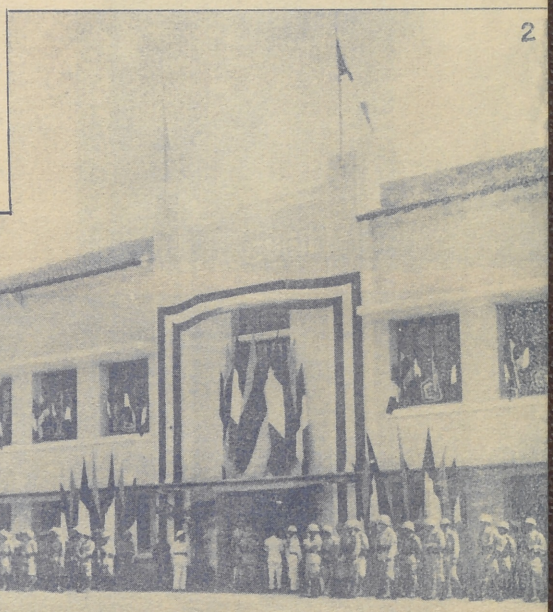
4. — M. le Gouverneur quitte le stand des Ecoles d'Art.

Photos LAGNEAU (Kodak-Pathé)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE 1er MAI A HUÉ



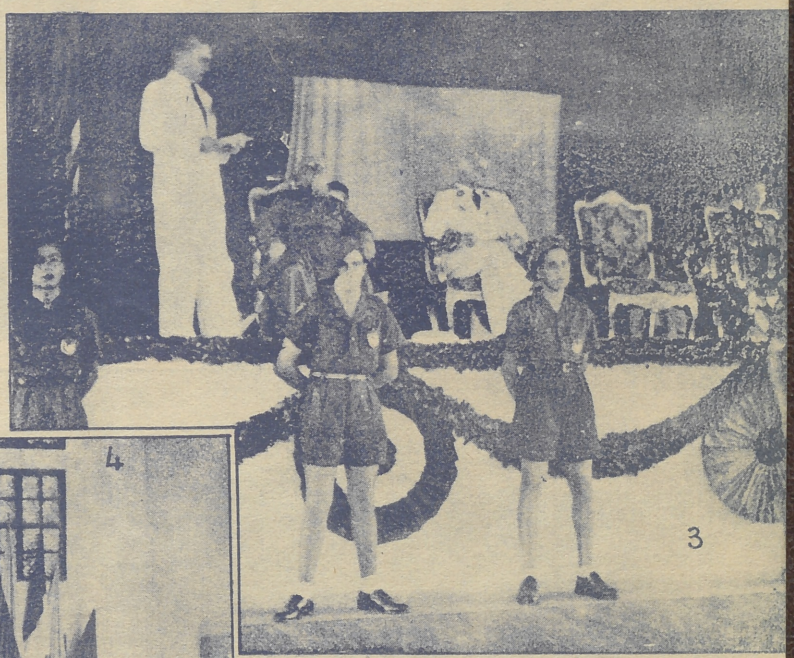


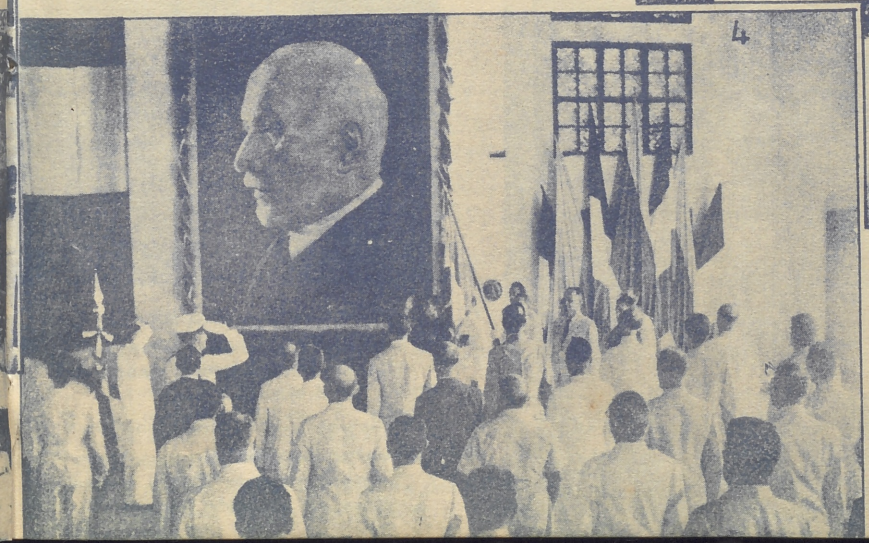
A l'occasion du 1er mai, jour de la fête du Maréchal, plusieurs manifestations se sont déroulées dans la ville impériale.

A l'église paroissiale, à 7 h. 30, une messe à laquelle assistaient toutes les personnalités officielles du Protectorat et du Gouvernement annamite, les notabilités de Hué, les officiers de la garnison, les routiers et les compagnons de France, a été dite par Mgr Lemasle, aux intentions du Maréchal et de la France.

A 9 h. 30, a eu lieu, à l'*Accueil*, la prestation de serment des Volontaires de la Révolution Nationale, qui a donné lieu à une émouvante manifestation d'attachement à la personne du Chef de l'Etat. Au cours de cette cérémonie, à laquelle assistaient S. E. Thai-van-Toan, représentant Sa Majesté absente, le général Turquin, Mgr Lemasle, évêque de Hué, et LL. EE. les Ministres, le Président de l'Union locale, M. Lafferranderie, puis le Résident Supérieur Grandjean, ont exalté l'œuvre du Maréchal et ont exprimé leur confiance dans le relèvement du pays.

A 16 heures, au Stade Municipal, les scolaires ont disputé devant une foule très nombreuse des épreuves de football et d'athlétisme. Le Résident Supérieur a remis à l'équipe victorieuse la coupe qu'il avait offerte.





1 et *4*. — Prestation de Serment des Légionnaires à l'« Accueil ».

2. — Devant l'« Accueil », avant la cérémonie.

3. — M. Lafferranderie, président de l'Union locale de la Légion, prononce un discours.

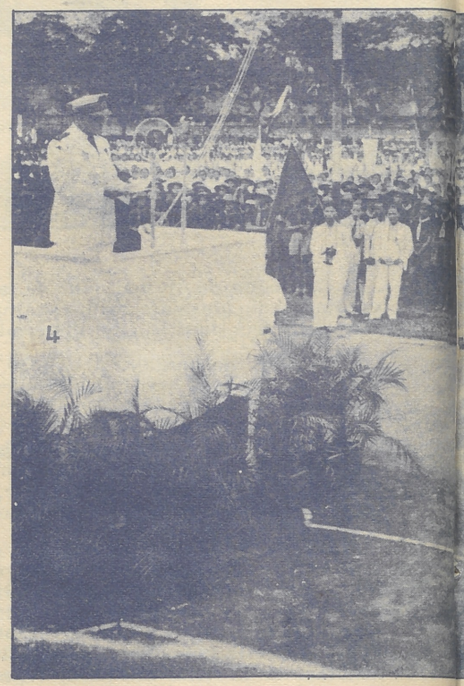
Photos THANH-BA

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA FÊTE DE JEANNE D'ARC A HANOI

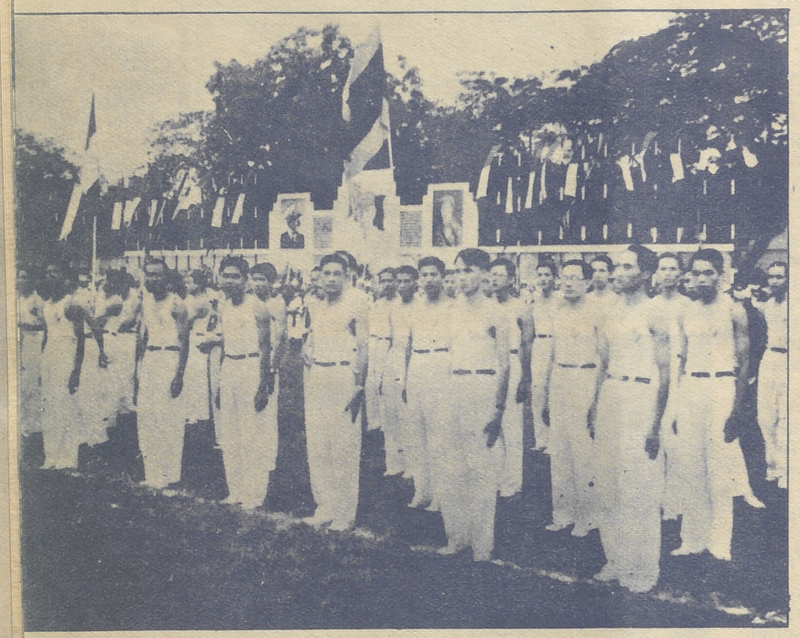


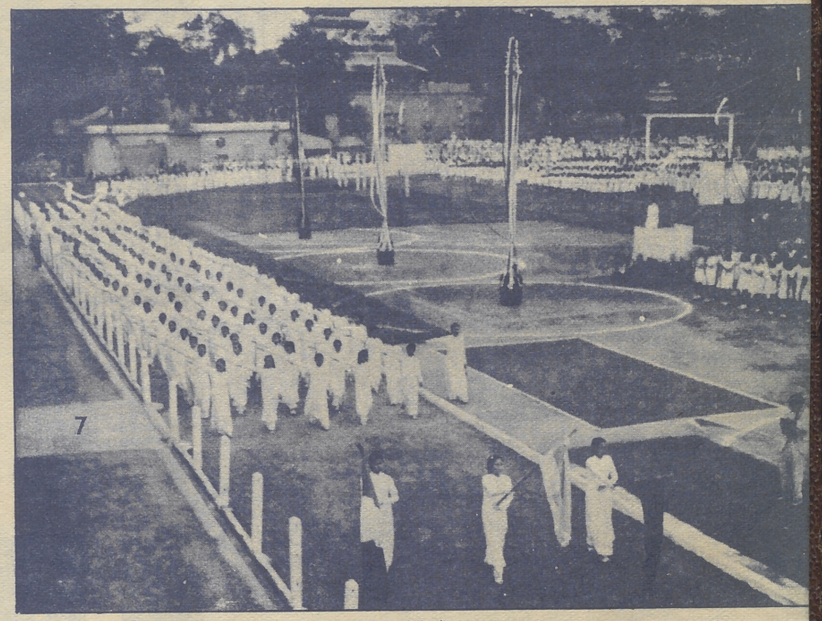
La fête de Jeanne d'Arc a revêtu cette année dans toute l'Indochine un éclat particulier. Elle fut célébrée avec ferveur sous le signe de la solidarité Franco-Indochinoise, dans le cadre de l'Empire. Des milliers de jeunes Français et Indochinois ont prêté le serment solennel de servir leur Patrie et l'Empire, selon l'exemple de Jeanne et suivant les principes du Maréchal. Voici quelques photos de la cérémonie de Hanoi, présidée par l'Amiral DECOUX, Gouverneur Général.







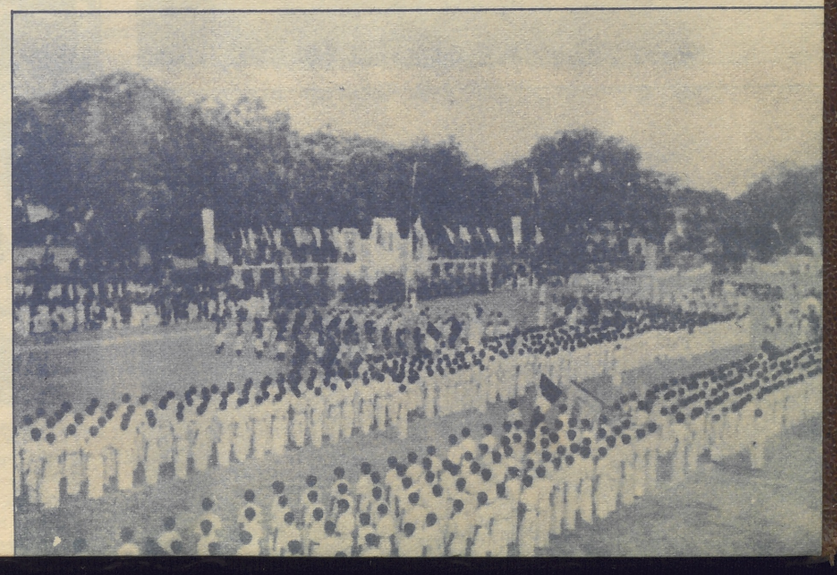












1. — La statue de Jeanne d'Arc.

2 et 8. — Les jeunes réunis devant l'effigie du Maréchal, de l'Amiral et de S. M. Bao-Dai.

3. — Les danses des provinces françaises.

4. — L'Amiral DECOUX prononçant son discours devant 20.000 jeunes réunis sur le Stade Mangin.

5. — Pour la première fois, le culte des Sœurs Trung, héroïnes d'Annam, a eté célébré en une fête commune. Voici les Sœurs Trung en costume de l'époque d'après une reconstitution très réussie.

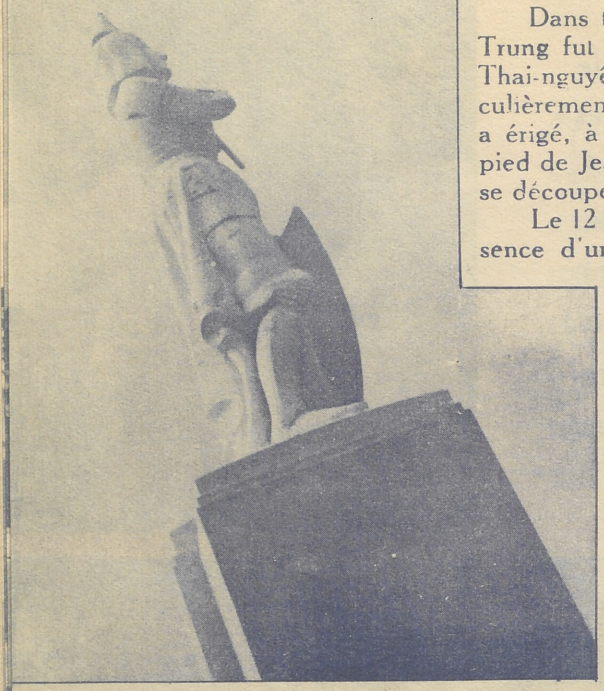
6. — Le passage devant les tribunes des drapeaux français et annamite.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

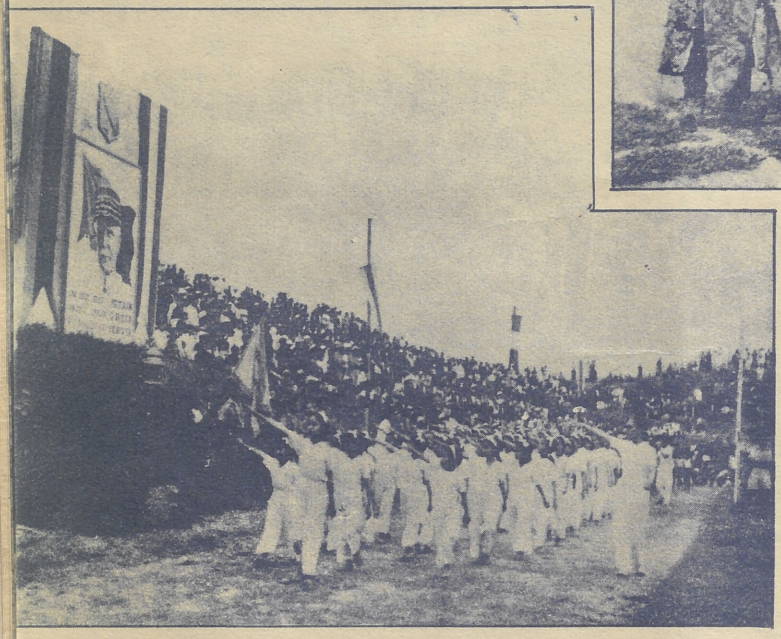
LA FÊTE DE JEANNE D'ARC A THAI-NGUYÊN

Dans toutes les provinces, le culte de Jeanne d'Arc et des Sœurs Trung fut étroitement associé. Voici quelques photos de la fête de Thai-nguyên qui, grâce à l'impulsion du Résident MICHELOT, fut particulièrement réussie. Notons que la petite ville des bords du Sông Câu a érigé, à l'instar de Limoges et de Chambéry, une grande statue en pied de Jeanne, dont la silhouette, en haut d'un socle de granito blanc, se découpe sur la chaîne bleue des montagnes qui ferment l'horizon.

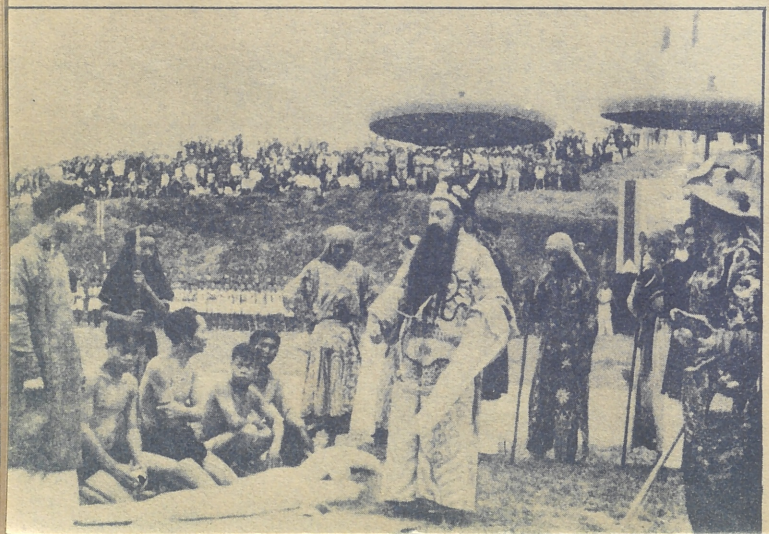
Le 12 mai 1942, Mgr Artaraz bénit solennellement la statue, en présence d'une foule nombreuse.











1. — La statue de Jeanne qui se dresse sur une place de Thai-nguyên.
2. — Le défilé devant l'effigie du Maréchal.
3. — Le tribut des malheureux Giao-Chi au tyran Tô-Dinh.
4. — Les Sœurs Trung haranguent leur armée...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'ARTISTE PEINTRE JAPONAIS OGUISS A HANOI



Lundi 27 avril, de 5 à 8, M. Charton, directeur de l'Instruction publique, et le Comité de Rapports Intellectuels Franco-Japonais, ont réuni les personnalités les plus marquantes du monde artistique hanoïen, pour recevoir M. Takanori Oguiss, artiste-peintre japonais, membre du Salon d'Automne.

Le peintre Oguiss appartient presque autant à Paris qu'à Tokio.

« C'est à Paris, nous a-t-il dit, que j'ai étudié et travaillé, c'est aussi en France que j'ai eu les plus belles années de ma vie, pendant treize ans, de 1927 à 1940. Et retrouver les Français, c'est pour moi toujours du bonheur. »

Son amour pour la France, tout de suite, M. Oguiss l'a rapporté en partie sur Hanoi. où, précisément, il retrouve l'atmosphère de France, se rencontrant en cela avec son ami Foujita.

« J'aurais dû me douter de ce qui m'attendait parmi vous, car moñ ami, le maître Foujita, m'avait dit en rentrant : « Je suis encore tout étonné d'avoir trouvé la France si près du Japon ». C'est à Hanoi, qui avait été le centre de son séjour, qu'il pensait en disant cela. »

Voilà le plus charmant et le plus émouvant compliment que pouvait faire aux Français et Annamites de culture française, un artiste étranger, fidèle ami de la France. C'est en ce ton de cordiale sympathie que se sont passées ces quelques heures avec le peintre Oguiss, maintenant reparti vers d'autres cieux. Mais il a promis de revenir.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

S. E. VI-VAN-DINH

Baron de An-Phuoc

Grand Officier de la Légion d'honneur

C'EST à une des personnalités indochinoises les plus unanimement respectées que l'Amiral Decoux vient de remettre, au cours d'une cérémonie pleine de grandeur dans sa simplicité, les insignes de grand officier de la Légion d'honneur.

La longue carrière de S. E. Vi-van-Dinh, baron de An-Phuoc, que vient aujourd'hui couronner une des plus hautes dignités nationales, est à la fois un modèle et un exemple.

Elle révèle une âme droite et fière, un sens aigu des responsabilités, un dévouement total à la cause de la collaboration franco-annamite. Elle témoigne également d'un amour profond de la vieille terre d'Annam, de son peuple, et de ses belles traditions.

Chacun connaît les étapes de cette carrière particulièrement brillante, mais l'image du haut mandarin des provinces du Delta, qui s'impose à tous les esprits, fait parfois oublier les années, déjà lointaines, au cours desquelles S. E. Vi-van-Dinh fit ses premières armes à la dure école de grands chefs militaires, parmi lesquels il faut citer des noms prestigieux comme ceux de Gallieni et de Lyautey.

Ces années-là, toutes de travail, d'énergie et de lutte ont façonné sa personnalité, trempé son caractère, confirmé ses qualités d'Administrateur et de Chef.

***

C'est en 1901 que S. E. Vi-van-Dinh débute dans la carrière mandarinale, dans la province de Langson, où il est né quelque vingt ans plus tôt. Il a de qui tenir ; il est le fils de S. E. Vi-van-Ly, Tông-dôc de la province, chevalier de la Légion d'honneur. Il a passé son enfance dans cette région sauvage et tourmentée ; il en connaît à fond les mœurs et les coutumes si complexes et si variées ; il parle le chinois, le thô et différents autres dialectes. Son intelligence est vive et ouverte, son dévouement et son courage font le reste : il s'impose immédiatement et sa première action administrative laisse déjà entrevoir sa carrière prochaine.

***

Dans cette province frontière qu'est celle de Langson, trop souvent troublée par les incursions des pillards venus de Chine, S. E. Vi-van-Dinh a maintes occasions de mettre en



S. E. VI-VAN-DINH

valeur ses qualités d'homme d'action. Il sait décider et agir vite : il le montre : quelques exemples en témoigneront.

En 1903, une bande d'une centaine de pirates chinois venus du Kouang-si pille la région de Cau-lau. S. E. Vi-van-Dinh est alors Trichâu de Loc-binh. Il n'hésite pas. Suivi de quelques partisans qu'il a pu réunir, il s'élance à la poursuite des pillards ; il les suit jusqu'en Chine, les attaque, et après un dur combat au cours duquel il est partout au premier rang, encourageant les uns, entraînant les autres, il les disperse et reprend le butin volé dans son intégralité. Cet exploit lui vaut une lettre de félicitations du colonel Gouttène.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

En juin 1904, 120 pirates chinois commandés par Luong-quang-Anh, chef de la société secrète « Tam-Diêm », se sont réfugiés, après maints forfaits, dans les montagnes de Xuan-dông. Le baron Vi-van-Dinh les recherche, les trouve et les attaque. Le combat est sanglant ; la résistance des pirates, bien armés, est farouche. Cette fois encore, cependant, son allant et son courage le feront triompher : 30 pirates sont tués, 15 fusils sont pris. A la suite de action, il fait l'objet d'une citation du général Coronnat, commandant supérieur des troupes du groupe de l'Indochine.

En juin 1914, S. E. Vi-van-Dinh est Trobiên provincial de Langson et adjoint du Chef de bataillon Lamiale, commandant les opérations de police entreprises contre une bande de 800 réformistes chinois commandés par Hoàng-trung-Son et Nguyên-hà-Thân, agitateurs particulièrement dangereux. Les rebelles ont pris le blockhaus de Nà-han, dans la région de Dong-dang. Un combat s'engage et, après une lutte farouche, la bande est dispersée et le blockhaus repris. Des drapeaux et brevets rebelles ainsi que de nombreux papiers secrets sont saisis. Son Excellence se fait encore remarquer en arrêtant personnellement les deux chefs pirates : il reçoit en récompense de cette action d'éclat la Médaille coloniale avec agrafe « Tonkin », avec la citation suivante :

« A été pendant toutes les opérations un auxiliaire des plus précieux du commandement. D'un dévouement absolu à la cause française, consacre au bien de celle-ci de rares qualités de tact et d'intelligence. Fils d'un mandarin, chevalier de la Légion d'honneur, a conservé les traditions de sa famille. A une connaissance complète de la mentalité, des mœurs et des habitudes des pirates. Très actif pour rechercher ceux-ci, très énergique pour les punir. »

S. E. Vi-van-Dinh est alors nommé Tuanphu de la province de Caobang. Il restera à ce poste de 1914 à 1923. Il aura encore l'occasion de combattre, et remplira son devoir avec la même ardeur.

C'est ainsi qu'en octobre 1917 il prend la tête d'une colonne de police dans le Châu de Nguyên-binh, région de Pac-nam, où s'étaient terrés des pirates, auteurs de nombreux assassinats. Grâce à un réseau de renseignements bien constitué, il les débusque, les attaque et disperse la bande qui laisse ses morts sur le terrain.

En novembre 1921, il prend encore part à la colonne dirigée contre les bandes chinoises venues attaquer Langson et Caobang. Il réussit à refouler les pirates dans la région de Caobang et leur inflige, après de rudes combats des pertes sérieuses.

Le maréchal Joffre, lors de son passage au Tonkin, en 1921, lui remet lui-même la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Ainsi, cette première et glorieuse partie de la carrière de S. E. Vi-van-Dinh se termine par l'accolade du vainqueur de la bataille de la Marne.

***

Dès lors, Son Excellence, à Phuc-yên d'abord, de 1927 à 1929 ; à Thai-binh ensuite, de 1929 à 1937, et enfin à Hadong de 1937 à 1940, va faire profiter le delta tonkinois de l'expérience durement acquise pendant les vingt longues années passées à lutter dans la haute région : on sait combien son action persévérante et tenace y fut heureuse.

Le Gouvernement annamite a reconnu ses excellents services en le nommant baron d'Empire ; le Gouvernement de la Révolution Nationale vient de lui marquer sa reconnaissance en l'élevant à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AUX LACS BA-BÊ

par MARGUERITE TRIAIRE

Chora, 23 décembre. — Notre voiture est sortie ce matin de Hanoi par le pont Doumer.

Comme le Fleuve Rouge est bas ! Le premier bras presque complètement ensablé, presque à sec. On a quelque peine à imaginer, à l'époque des grandes pluies, le vaste espace recouvert d'une eau rapide roulant au ras des digues avec un visage menaçant.

De Hanoi à Thai-nguyên, le paysage familier du Delta : rizières nues ou inondées (le riz du deuxième mois est coupé). Sur cette étendue, les pépinières jettent de loin en loin la note éclatante de leurs jeunes plants. Les villages de torchis se succèdent, entourés de leurs ceintures de bambous. Des pagodes sommeillent à l'ombre des banians séculaires, dans un recueillement propice aux méditations sur l'irréalité de tout ce qui passe. Les paysans, vêtus de cotonnades brunes, labourent au pas lent de leurs gros buffles gris.

C'est, pendant des kilomètres, la rizière plate, le paysage mélancolique, générateur de nostalgie. Une brume légère estompe les lointains mais derrière elle, le soleil joue ; il l'éclaire, la poétise, parfois glisse un rayon qui anime les contours.

Les bornes de la route tombent dans le passé l'une après l'autre et l'éternelle rizière étreint la terre jusqu'à l'horizon.

Cependant, la route s'élève, s'évade et paraît s'arracher, comme avec effort, aux boues du Delta. Vingt kilomètres avant Thai-nguyên, nous abordons la moyenne région et circulons à travers des mamelons broussailleux dont certains sont roussis par l'incendie qui précède tout défrichement.

Des pins couronnent quelques hauteurs ; paradoxes vivants en ce pays tropical, ils évoquent la lumineuse et si lointaine Provence.

De Thai-nguyên à Backan, a route suit la vallée du Sông Câu, rivière claire et charmante qui rappelle nos cours d'eau d'Europe par la limpidité de ses ondes. Parfois, des rochers la bordent qu'escalade une végétation déconcertante. Plus loin, de molles rives plus accessibles, apportent le sourire de leur modération à ce paysage qui fait pressentir la splendeur sévère de la Haute Région.

C'est au bord d'une de ces anses que nous avons déjeûné. Le pique-nique expédié, nous repartons en hâte car la route va devenir difficile. Elle s'éloigne du Sông Câu et s'engage sur un terrain de grès rouge sur lequel mord la forêt de bambous, impénétrable.

A Cho-moi, nous retrouvons le Sông Câu et suivons sa vallée pittoresque bordée de falaises rocheuses qu'empanache cette débordante végétation tropicale, signe manifesté d'une vie mystérieuse que l'on sent intense, dévorante, prête à envahir (avec quelle puissante âpreté !) la moindre parcelle de terre.

Au Sud, des récifs calcaires limitent l'horizon, couverts de cette végétation vigoureuse.

A deux heures de l'après-midi, nous nous arrêtons à Cao-ky où le guide Madrolle et, par surcroît, une pancarte au bord de la route, signalent une grotte curieuse.

Nous prenons à pied, sous un soleil devenu trop chaud à notre gré, un étroit chemin de chèvres qui aboutit à un escalier de roches.

La bonzesse du lieu nous suit depuis le village. Au bas de l'escalier, un moment d'hésitation. Il est si abrupt ! Et nous commençons l'ascension.

De part et d'autre, des ficus gigantesques dressent leurs troncs triangulaires. Peuple de titans, leurs premières branches naissent à quinze mètres du sol et ils dominent de haut le fouillis des fougères, des bananiers sauvages et des innombrables plantes de la forêt indochinoise. Leurs racines noueuses pénètrent dans le roc, font corps avec lui, traversent le sentier, aussi dures que la pierre où elles s'agrippent et dont elles se nourrissent.

Le plus formidable de ces géants s'élève en haut de l'escalier, à gauche de l'ouverture béante.

Elle n'a rien de bien surprenant, la grotte de Cao-ky. Elle ressemble à bon nombre d'autres excavations forées par le travail des eaux dans les calcaires délités. Cependant nous parcourons la salle fraîche tandis que la bonzesse promène complaisamment la lueur de quelques brandons sur un rocher en forme de tortue. Sous la clarté mouvante, l'énorme bête semble vivre et son cou tordu porte sa tête en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

avant dans notre direction comme si elle s'inquiétait de notre intrusion venant troubler le silence sans fin de sa solitude. Mouvement de la vie figé dans l'immobilité de la pierre. On imagine des êtres pétrifiés par la colère d'un génie, gardant ainsi, immobilisés par la rigidité soudaine de leur enveloppe, le geste qu'ils accomplissaient lorsque les a saisis l'éternelle frigidité.

Quelques statues nous regardent du haut de leurs autels et de leur impassibilité. Depuis combien de temps sont-elles là ? Pauvres gens que nous sommes ! Créatures fugitives... !

Nous voici de nouveau à l'orifice ; voici le jour que verdissent les feuillages qui le tamisent et voici la descente, plus aisée que la montée. La bonzesse nous suit toujours bien que la pièce espérée ait disparu dans sa ceinture. Peut-être vit-elle en bas, au village. Je songe un instant au mystère des destinées humaines, à cette existence qui s'écoule à l'écart, loin de tout bruit, de toute agitation dans une contemplation paresseuse et quasi végétale.

Mais voici notre voiture. Vite à Backan, puis à Chora qu'il faut atteindre avant la nuit (1).

Tout de suite après Backan, la route s'engage en pleine forêt et en pleine montagne. Montées et descentes alternent ; des tournants vertigineux dominent des ravins à pic. Et partout, ce libre épanouissement de la vie végétale exaltée, en pleine puissance, qui semble dominer, écraser toute autre manifestation formelle.

Sans doute, d'innombrables bêtes vivent à l'ombre de la forêt mais elles n'ont aucune place dans le décor ; on ne soupçonne pas leur présence.

Seule, la forêt dominatrice étend son empire sur ce coin de terre et lui impose sa loi. Arbres géants dominant de haut le menu peuple, lianes audacieuses bondissant de sommet en sommet, retombant en impénétrables draperies, ne touchant terre que pour s'élancer à de nouveaux assauts, palmes immenses trouant le fouillis pour s'ériger, victorieuses, dans l'air libre, larges feuilles claires des bananiers sauvages ; on devine à l'œuvre une force inconnue, libre dans son domaine dont nous percevons les effets projetés sur l'écran de la matière mais dont l'essence nous échappe. Force mystérieuse ! En passant à la lisière de ton domaine, nous, fourmis humaines, nous sentons, agissant dans les formes magnifiques et diverses que tu édifies l'impérieux élan qui les crée, frère peut-être de l'élan vital qui nous meut.

Silencieuse, souveraine, la forêt s'étend...

Là-bas, le soleil se couche derrière le Pia-Bioc...

Bientôt, la première étoile palpite dans le ciel pâli. Et nous sommes encore loin de Chora.

La route n'est plus qu'une piste de plus en plus malaisée. Lorsque nous croisons une file de charrettes, les montagnards dételent leurs buffles qui soufflent sans aménité ; ils rangent leurs véhicules à l'extrême bord, une roue à demi au-dessus du vide et nous passons... tout juste. Une charrette a basculé dans le ravin...

Il fait tout à fait nuit lorsque nous arrivons à Chora, petit poste militaire perché sur une hauteur qui domine le Sông Nang. Une nuit claire d'été de Provence, toute retentissante de grillons. Le ciel, dégagé des brumes du Delta, s'étend haut au-dessus de nos têtes, d'un bleu profond, criblé d'étoiles.

Comme il fait doux ! Comme il fait bon ! Est-il possible que la nuit prochaine, ce soit Noël ? Est-il possible que dans cette lointaine et froide Europe, il fasse froid et sombre ? Est-il possible que quelque part sur la terre, il neige ?

Babê, 24 décembre. — Ce matin, départ de Chora à huit heures pour descendre le Sông Nang en sampan. Quatre rameurs thos se relaient deux à deux ; un cinquième tient le gouvernail.

Nous filons entre des rives boisées, silencieuses, désertes. Un martin-pêcheur traverse la rivière, pareil à un joyau. Puis, c'est un oiseau inconnu, orangé, avec une longue queue.

Calme paysage ensoleillé. Cependant l'eau boueuse, couleur des rivières d'Asie, le rouf du sampan qui s'incurve au-dessus de nos têtes, nos rameurs thos et aussi la végétation des rives, nous interdisent d'apparenter ce décor à la douce campagne de France.

Peu à peu les bords s'escarpent, deviennent plus sauvages. De hauts rochers apparaissent, des falaises à pic, tantôt nues, tantôt recouvertes de cette végétation envahissante qui s'empare du moindre espace pour y établir son emprise.

Nous allons, au fil de l'eau ; les heures coulent, semblables et débordantes de cette plénitude tranquille que donne le contact avec la nature. La matinée a passé comme un rêve.

Voici le tunnel de Poung, creusé au milieu d'une énorme roche par le travail millénaire des eaux. Nous nous y engageons. Une demi-obscurité règne sous la voûte humide ; les pa-

(1) Ces lignes ont été écrites en 1932. Aujourd'hui, le trajet Hanoi-Chora est plus rapide. En partant de Hanoi à 6 heures du matin, on peut être à Bac-kan à 9 h. 30 et à Chora à 11 h. 30 ou midi.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rois se perdent en anfractuosités sombres d'où émergent les reliefs de la roche affectant des formes fantastiques.

Silence et solitude rarement troublés par un passage humain. Les forces naturelles sont ici à l'œuvre sans témoins et sans entraves. Pendant combien de siècles l'obstination de la rivière a-t-elle usé ce bloc pour y forer ce tunnel ? Et de nouveau, la pensée m'assaille de notre fragilité et de la relativité des événements qui nous affectent : leçon de sérénité.

A l'orifice, creusée à mi-pente dans une hauteur se trouve une grotte. Là encore, le travail silencieux et sans témoins se poursuit. Inlassablement, des gouttes d'eau abandonnent au bout des stalactites l'inappréciable pellicule dont le dépôt accumulé a édifié au cours des âges ces colonnes, ces fontaines superposées et solides, ces draperies dont les cristaux brillent dans le pénombre.

Retour au jour éblouissant. En bas, sur la rive, nos sampaniers fument leur pipe à eau.

Et nous reprenons la descente de la rivière ; les heures continuent de couler dans la même uniformité heureuse, marquées seulement, de loin en loin, par l'apparition d'un décor plus impressionnant qui frappe dans l'ensemble, cependant d'une grandeur sauvage. Là-haut, à deux cents mètres, dominant la forêt verte, verticale, une falaise rouge s'enlève sur le bleu profond du ciel. Superposition de tons à décourager le peintre le plus hardi et, malgré cela, harmonie, harmonie majeure qui chante clair et haut sous le soleil.

Nos rameurs nous signalent au passage l'embouchure des lacs vers lesquels nous reviendrons après avoir vu les chutes de Dau-dang. De longues traînées d'eau verte descendant, longtemps visibles dans le courant ocre du Sông Nang.

Mais voici que le fracas de l'eau contre les roches, d'abord lointain, se précise et grandit, annonçant les chutes. Notre embarcation s'arrête avant que le courant ne devienne trop violent et nous franchissons à pied huit ou neuf cents mètres dans un sentier à découvert d'abord puis en forêt. Nous voici au sein même de cette force mystérieuse, dans une ombre dense faite de plusieurs étages de verdures superposées. Des fougères, des palmes immenses, des bananiers sauvages, des arbres gigantesques, des lianes descendant de prodigieuses hauteurs, des orchidées... Quelle prodigalité ! Quelle vie intense ! Quelle diversité de formes dans ce monde végétal dont la vie semble interdire l'épanouissement de toute autre vie à son ombre ! Il faut un effort d'imagination pour réaliser que des peuples d'insectes et de serpents, des fauves peut-être, habitent cette solitude, que les hautes branches abritent des tribus de singes. Tous se sont cachés, tous se sont tus à l'approche de l'ennemi commun ; autour de nous se propagent pareils à des ondes concentriques, le silence et l'immobilité. Le silence troublé seulement par le lent frémissement des palmes géantes que ploie le moindre souffle et par le fracas plus proche de l'eau se brisant sur les roches.

Voici les chutes. Pas très élevées. Des seuils rocheux successifs offrent des dénivellations de six ou sept mètres ; mais un véritable chaos de blocs divisent et étranglent le courant. L'eau se précipite contre eux avec une bruyante furie ; elle écume, court dans les couloirs rétrécis avec une rapidité vertigineuse pour se fracasser plus bas contre la pierre polie.

Force hostile, elle file, glauque, menaçante, emplissant l'air de son tumulte incessant. Sa colère semble déchaînée contre les énormes blocs qui encombrent son cours et qui subissent, impassibles, cet assaut sans répit. Impassibles, cependant menacés ; je songe que l'obstination inlassable de l'eau aura raison de l'inertie de la pierre. Un jour viendra où les masses rocheuses, usées par l'effort continu du courant, ébranlées, entraînées, le libéreront et la rivière victorieuse de l'obstacle, reprendra son cours sans entraves. Dans combien de siècles ? Nul ne le sait et qu'importe le temps ? Image de la lutte que l'esprit subtil livre à la pesante matière...

Notre sampan retrouvé, c'est la lente remontée vers les lacs. Deux rameurs ne suffisent plus ; tous les hommes du bord peinent contre le courant, de la rame et de la gaffe. Leurs visages se tendent sous l'effort et la contraction de leurs muscles, visible sous la cotonnade qui les vêt, se propage jusqu'à la rame qui s'appuie sur l'eau fluide pour imprimer un élan répété à notre fragile abri.

Nous reconnaissons au passage les choses remarquées à la descente. Voici, s'enlevant sur un ciel de cobalt, au-dessus des feuillages verts étagés, la falaise rouge...

Et voici l'embouchure des lacs.

Nous nous y engageons, cette fois.

Trois étendues d'eau verte se succèdent dont la limpidité contraste avec la teinte boueuse du Song Nang. La forêt descend jusqu'au bord et les racines des arbres plongent dans l'immobile miroir qu'ombragent leurs ramures. Les rives désertes, silencieuses et escarpées semblent nous interdire l'accès d'un monde étranger qui n'accepterait pas notre intrusion. Là-haut, à de fabuleuses hauteurs, un maki jacasse avec véhémence. Des injures ? Peut-être.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ou bien prévient-il simplement ses congénères de la présence d'êtres insolites dont il convient de se méfier.

Nous allons, environnés de silence.

Seul, le proche clapotis de l'eau sous les rames et, dans les hautes branches, le souffle du vent qui s'est levé.

Le soir tombe lorsque nous abordons au fond du troisième lac, au petit poste de Ba-Bê (1). Un village tho, inattendu dans cette solitude, s'incurve au bord d'une anse accessible ; sur la hauteur se juche la maison des passagers.

Le linh-teu indigène préposé à la réception des visiteurs nous accueille. C'est un jeune tho au visage souriant. Il parle français, nous guide vers notre demeure d'une nuit et nous propose pour dîner l'inévitable « poulet au riz ».

Et, appuyés à la rampe du belvédère, au-dessus du lac, nous regardons longuement s'assombrir les eaux et la forêt.

Heure de contemplation silencieuse. Quelle paix dans ce site sauvage ! Est-il possible que nous ne soyons qu'à deux cents kilomètres de Hanoi ? Est-il possible que nous retrouvions demain soir la rumeur de la ville, ses tramways, ses automobiles ?

C'est fini ; le dernier reflet s'est évanoui sur le miroir sombre...

Et maintenant, seule dans cette chambre étrangère où je ne suis qu'une passante d'une nuit, j'écris.

Il fait nuit ; la nuit de Noël.

Je pense aux tendresses lointaines, si lointaines...

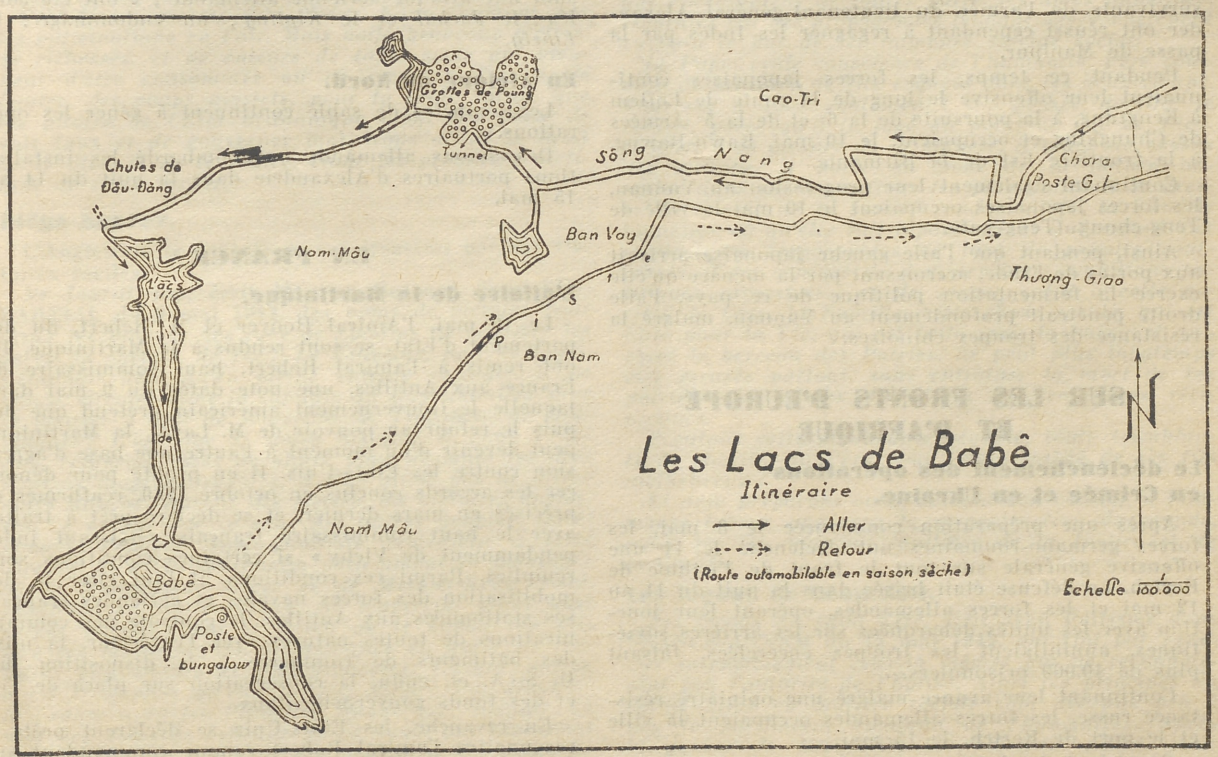
Où suis-je ? Au bout du monde ?

Bientôt, les cloches vont sonner pour annoncer la messe de minuit et la naissance de l'Enfant-Dieu. Elles vont sonner, se répondre, de chrétienté en chrétienté, faisant le tour du monde à la suite de la nuit, comme une onde immense qui se propagerait, hymne d'amour et d'espérance s'élevant de toute la terre rachetée.

Toutes les cloches de la chrétienté vont sonner...

Cependant ici, dans le silence infini, je ne percevrai que le murmure affaibli du lac et la houle du vent dans la forêt.

(1) Aujourd'hui, en quittant Chora à 6 h. 30 du matin, on effectue en une matinée la descente du Song Nang jusqu'aux chutes de Dau-dang et la remontée ; on arrive à Ba-bê à midi.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La Semaine dans le Monde

LES INFORMATIONS DE LA SEMAINE

DU 11 AU 18 MAI 1942

LES OPERATIONS MILITAIRES EN EXTRÊME-ORIENT

La fin de la résistance américaine aux Philippines.

Le colonel Traywick s'est rendu le 9 mai jusqu'aux positions de Malaybalay (Mindanao) pour répéter l'ordre de reddition qui avait été donné le 8 par radio par le lieutenant-général Wainwright. Le lendemain, le major-général Sharp, commandant des forces américano-philippines à Mindanao et dans les îles Visayas s'est rencontré avec les autorités japonaises et s'est rendu sans conditions.

Après la chute de Corregidor, les forces américaines réfugiées dans les montagnes au Nord de l'île de Luçon ont commencé à se rendre en bloc et l'on estimait le 13 mai que la lutte était terminée dans cette région.

Les opérations en Birmanie.

Les troupes anglo-indiennes qui, renonçant à collaborer avec les armées chinoises, s'étaient regroupées à Monywa et s'efforçaient de regagner les Indes par la vallée de la Chindwin, ont été rejointes par les forces japonaises lancées à leur poursuite. Le gros des forces britanniques estimé à 20.000 hommes a été écrasé dans la région de Kalewa le 13 mai ; 5.000 survivants de l'armée du lieutenant-général Alexander ont réussi cependant à regagner les Indes par la passe de Manipur.

Pendant ce temps, les forces japonaises continuaient leur offensive le long de la route de Loïlem à Kengtung, à la poursuite de la 6e et de la 5e Armées de Chungking et occupaient, le 10 mai, Kawn-Rawng, à la frontière Est de la Birmanie.

Continuant également leur progression au Yunnan, les forces japonaises occupaient le 10 mai la ville de Teng-chung (Teng-yué).

Ainsi, pendant que l'aile gauche japonaise arrivait aux portes de l'Inde, accroissant par la menace qu'elle exerce la fermentation politique de ce pays, l'aile droite pénétrait profondément au Yunnan, malgré la résistance des troupes chinoises.

SUR LES FRONTS D'EUROPE ET D'AFRIQUE

Le déclenchement des opérations en Crimée et en Ukraine.

Après une préparation commencée le 8 mai, les forces germano-roumaines ont déclenché le 11 une offensive générale sur tout le front de l'isthme de Kertch. La défense était brisée dans la nuit du 11 au 12 mai et les forces allemandes, opérant leur jonction avec les unités débarquées sur les arrières soviétiques, annihilaient les troupes encerclées, faisant plus de 40.000 prisonniers.

Continuant leur avance malgré une opiniâtre résistance russe, les forces allemandes occupaient la ville et le port de Kertch, le 15 mai.

Cependant la lutte continuait encore le 18 mai dans la presqu'île, où, d'après une dépêche russe, d'importantes forces soviétiques auraient débarqué à leur tour sur les arrières des troupes allemandes pour les prendre entre deux feux.

Pour contrebalancer ce succès initial, le Maréchal Timochenko a lancé le 13 mai, dans le secteur de Kharkov, entre Belgorod et Tchougouïev une grande offensive que les Allemands semblent avoir peine à contenir. D'après des informations de source officieuse, l'avance russe atteindrait sur certains points 110 kilomètres et l'aile gauche aurait même doublé Krassnograd (à 90 kilomètres au Sud-Ouest de Kharkov).

Les opérations dans l'Atlantique.

Le 15 mai, un communiqué de Berlin a annoncé que des avions allemands avaient coulé un croiseur lourd américain de 9.100 T. de la classe *Pensacola* et un destroyer dans la région située au Nord du cap Nord.

Ceci montre que l'Amirauté britannique a été obligée de se décharger sur la marine américaine de la protection des convois qui empruntent la route de l'océan Glacial arctique vers la Russie.

En Méditerranée.

Les bombardements de Malte ne diminuent pas d'intensité. Le 12 mai, 4 destroyers britanniques ont subi une attaque aérienne allemande ; 2 ont été coulés : le *Jackal* et le *Kipling* ; un endommagé : le *Lively*.

En Afrique du Nord.

Les tempêtes de sable continuent à gêner les opérations.

Des avions allemands ont bombardé les installations portuaires d'Alexandrie dans la nuit du 14 au 15 mai.

EN FRANCE

L'affaire de la Martinique.

Le 10 mai, l'Amiral Hoover et M. Rebert, du département d'Etat, se sont rendus à la Martinique. Ils ont remis à l'amiral Robert, haut commissaire de France aux Antilles, une note datée du 9 mai dans laquelle le Gouvernement américain prétend que depuis le retour au pouvoir de M. Laval, la Martinique peut devenir d'un moment à l'autre une base d'agression contre les Etats-Unis. Il en profite pour dénoncer les accords conclus en octobre 1940, réaffirmés et précisés en mars dernier, et se déclare prêt à traiter avec le haut commissaire français « agissant indépendamment de Vichy » si certaines conditions sont remplies. Parmi ces conditions, il faut citer la démobilisation des forces navales et aériennes françaises stationnées aux Antilles, le contrôle des communications de toutes natures avec l'extérieur, la mise des bâtiments de commerce à la disposition des U. S. A. et, enfin, la conservation sur place de l'or et des fonds gouvernementaux.

En revanche, les Etats-Unis se déclarent prêts à reconnaître l'amiral Robert comme commandant suprême aux Antilles pour le compte de la France et à assurer le ravitaillement de nos possessions.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Dans sa réponse du 13 mai, M. Laval a protesté contre l'immixtion du Gouvernement américain dans la politique intérieure française : « En mettant en doute les affirmations officielles faites au nom du Gouvernement français, le département d'Etat adopte une attitude offensante pour notre pays qui entend conserver la liberté de choix de son Gouvernement. »

Le Chef du Gouvernement a ensuite affirmé que la France « n'abandonnerait en aucun cas et quoi qu'il advienne aucun de ses droits de souveraineté sur les Antilles », et que les navires de guerre et de commerce actuellement stationnés aux Antilles ne tomberaient en aucun cas dans les mains d'une puissance étrangère.

Toutefois le Gouvernement français est disposé à négocier par l'intermédiaire de l'amiral Robert « toutes les propositions qui pourraient lui être faites dans le respect de la souveraineté et de la neutralité françaises ».

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

DANS LE MONDE

« La seule France ».

Dans l'IMPARTIAL du 15 mai 1942, Roland Seguy analyse un récent ouvrage de Charles Maurras, paru sous le titre *La seule France*, en 1941.

Charles Maurras essaie, entre autres choses, d'analyser les causes de la décadence britannique :

D'où vient à l'Angleterre cette décadence ? Peut-être de l'absence de cet Edouard VII dont la succession n'a paru assurée ni sur le trône ni dans les Conseils de l'Empire. Peut-être la déficience du personnel a-t-elle été aggravée par la décomposition presque fatale du régime parlementaire, où l'alternance des deux partis ne pouvait plus être respectée depuis l'afflux des exigences propres au tiers parti travailliste.

On peut se perdre en considérations sur les causes. Les faits sont là. Une guerre sanglante, une guerre coûteuse, une destruction immense, l'ébranlement d'un monde, tels sont les effets de la politique par laquelle Londres s'était flattée de bien administrer notre victoire commune : la difficile victoire d'il y a vingt ans. Ses systèmes n'ont pas cessé d'être médiocres ou mauvais. Les expédients par lesquels elle essaya de les racheter ne valurent pas mieux.

Cela finira comme cela finira. Nous n'aimons pas les vaticinations en l'air. Mais voilà beaucoup d'êtres, de richesses, et de valeurs de toute sorte qui viennent d'être consommés ou de recevoir, l'un après l'autre, des coups mortels, pour la seule raison que les pilotes de l'Etat britannique n'ont pas cessé de voir faux *et de* gouverner mal. *Nous avons le droit de le dire, et de le redire, étant les premières victimes de cette erreur.*

Diégo-Suarez.

L'Angleterre se console de ses désastres par des victoires faciles.

Ne faut-il pas, écrit Maurice Bernard dans l'IMPARTIAL du 9 mai 1942, *des noms de victoire pour orner les plaques des rues de Londres ou baptiser les gares de chemin de fer ? Le Français, naïf et loyal, s'étonnait déjà qu'en pleine entente cordiale, il ne puisse circuler dans la capitale du Royaume-Uni sans se heurter à tant de Waterloo, de Trafalgar, de Malplaquet ! C'est que si notre histoire, à nous Français, renferme assez de gloire pour désigner les avenues de vingt métropoles, il n'en allait pas de même outre-Manche. Durant des siècles, les victoires anglaises, ce ne fut que le sang des autres peuples. Dorénavant, l'épopée anglo-gaulliste remédiera à cette carence. Il suffit d'attendre patiemment la naissance de la Madagascar street et de Mers-el-Kébir road. Jusqu'ici, en toute justice, on n'aperçoit point quel succès insulaire sur le Reich ou le Japon ravitaillera les municipalités britanniques en quête de victoires baptismales et agents-voyères. Chaque nation a les triomphes qu'elle mérite. Malgré son désastre, la France a eu les Flandres, Dunkerque, Saumur. Ce sont des noms de défaites. Je ne doute pas cependant que l'impartiale postérité les préfère à des noms de victoires qui s'appelleront Djibouti, Brazzaville ou Diégo-Suarez.*

La route de Birmanie.

Jean Lassaire, dans la VOLONTE INDOCHINOISE du 15 mai 1942, montre le paradoxe de cette route, jadis *tarte à la crème* de la défense A. B. C. D. et aujourd'hui ouverte aux Nippons.

... La voie du Yunnan est désormais ouverte par la... route de Birmanie.

Voilà peut-être l'incidence la plus extraordinaire de cette guerre du Pacifique. Qui aurait pu imaginer, voici seulement un an, que le chemin menant les Japonais au cœur de la Chine passerait par Rangoon, Mandalay et Lashio ?

L'appel pontifical.

Il faut, écrit P. A. dans l'ACTION du 18 mai 1942, *lire et méditer l'appel émouvant de Sa Sainteté Pie XII à tous les chefs des peuples actuellement engagés dans la guerre.*

Il est difficile de trouver ailleurs parole plus élevée, jugement plus souverain, plus chargé de sagesse et d'amour !

Les peuples de la terre sont aujourd'hui comme des bêtes traquées, qui, déjà, ont subi le carnage, ou qui le sentent venir... En proie à une angoisse mortelle devant les ruines colossales, matérielles et morales, qui s'accumulent de toutes parts, les âmes humaines, étourdies par des propagandes tendancieuses, cherchent en vain le but de cet immense suicide social.

Le Pape, vraie conscience de l'humanité, Père commun de millions de fils engagés dans les deux camps, s'adresse à tous également ! Sa pensée domine le conflit, parce qu'il le juge du point de vue de Dieu. Il parle à la mesure de la planète, il plane au dessus des nations, il parle au nom de la nature humaine dans ses aspirations les plus pures. Il se dresse en avocat de la société fondamentale, la Famille humaine, *où qu'elle soit répandue... et s'adressant aux conducteurs responsables de tant de peuples souffrants, il les conjure de dominer leurs ambitions politiques excessives... et de songer enfin à cette société de base, la Famille, cette chose sacrée, qui est faite pour la Vie, qui est faite pour la Paix ; et qui, étant le berceau des Patries, ne peut plus longtemps être écrasée partout, sans entraîner la mort de ces patries elles-mêmes, assoiffées de vengeances réciproques.*

Ecoutons cette émouvante requête, toute tremblante de charité, du Père pour l'universalité de ses fils malheureux !

Et déjà préparons-nous, suivant son conseil, à l'immense labeur que sera la reconstruction du monde, enfin pacifié dans un équilibre de la Justice et de la Charité.

Les leçons de Léon XIII.

Les leçons de Léon XIII, écrit Jean Pélissier dans FRANCE-ANNAM du 15 mai 1942, *ont fini par pénétrer insensiblement ceux-là mêmes qui ne reconnaissent pas l'autorité de l'Eglise. Ainsi les principes du catholicisme en matière sociale sont devenus peu à peu le patrimoine commun de l'humanité... Après la guerre de 1914-1918, les hommes d'Etat, pour réformer les conditions sociales, ont adopté un grand nombre de dispositions en tel accord avec les*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

principes et les directives de Léon XIII qu'il semble qu'on les en ait expressément tirées.

. . . . . .

C'est sur ces principes chrétiens que le monde devra se reconstruire s'il veut vivre. Dans cette mise en marche et cette élaboration d'une cité nouvelle, comme Pie XI étreint par la maladie et davantage encore par les angoisses provoquées par l'agitation mortelle des humains, répétons avec générosité non recuso laborem, *je ne refuse pas le travail.*

EN FRANCE

La doctrine du Maréchal.

A l'occasion d'une conférence faite récemment à Hanoi par le R. P. Dupont sur *La personne humaine*, VOIX D'EMPIRE insiste sur l'accord frappant qui existe entre la doctrine du Maréchal et la doctrine chrétienne.

A lire ces citations de Pie XII, conclut l'auteur, *on dirait, ne trouvez-vous pas, qu'il s'agit de termes employés par le Maréchal ?*

C'est ce que le conférencier légionnaire d'avant-hier, nous prouva amplement en citant, dans ce sens exact, de nombreuses sentences du Chef de l'Etat français.

Tant il est vrai que le Maréchal n'eut qu'à rechercher dans sa foi les arguments nécessaires à la rénovation française.

Le problème des élites.

Un tri parmi les prétendues « élites » s'impose.

Il suffisait, écrit P. E. dans l'ACTION du 1er mai 1942, *qu'un individu plus habile, plus astucieux, moins scrupuleux que les autres, s'assurât une place prépondérante, quels que soient les moyens utilisés et quelle que soit la place occupée, pour qu'aussitôt il soit consacré membre de l'élite et soit admis dans les cénacles dispensateurs de la pensée commune.*

Ceux qui se sont trompés, ceux qui ne se sont pas trompés.

L'Union, que nous recherchons tous, ne doit pas nous empêcher de constater que, dans le passé, il y eut ceux qui se sont trompés et ceux qui ne se sont pas trompés.

Nos désastres, écrit VOIX D'EMPIRE du 14 mai 1942, *sont imputables à certaines doctrines, à certains groupements, à certains hommes. Nulle cause plus claire ne fut jamais déférée au tribunal de l'Histoire ; dans l'affreuse catastrophe qui nous déchire, les coupables, par leurs paroles, leurs actes, leurs attitudes d'avant, de pendant et même d'après la guerre, se sont désignés eux-mêmes à la réprobation du peuple français.*

Or le crime, la faute ou l'erreur des uns accuse par un contraste qui s'impose la rectitude d'esprit des autres.

S'il y a eu des idéologies néfastes et meurtrières, les Français qui ont dénoncé, réfute, combattu ces idéologies « ont eu raison ».

Si des partis, des groupements ont trahi l'intérêt national, les Français qui ont tenté de les empêcher de nuire « ont eu raison ».

Si des hommes ont fait, consciemment ou inconsciemment, tout ce qu'il fallait pour nous conduire à l'abîme, les Français qui ont pris position contre eux « ont eu raison ».

EN INDOCHINE

La condamnation d'An-Po.

... à un an de prison ferme et 100.000 francs d'amende est une sanction de Révolution Nationale, écrit Jean Lassaire dans la VOLONTE INDOCHINOISE du 16 mai 1942.

Pour la première fois, sans doute, aurons-nous eu le sentiment en apprenant avant-hier en fin d'après-midi la sévère condamnation d'An-Po, de ses fils et des trafiquants de son entourage, qu'il y avait quelque chose de changé en Indochine.

Cette affaire de marché noir constitue-t-elle l'amorçage d'une série d'autres affaires ? Nous l'espérons, car chacun sait dans Hanoi qu'il n'existe pas qu'une histoire de ce genre en cette Colonie.

. . . . . .

Or, M. Monvoisin ne mâcha pas ses mots.

Son réquisitoire ? Mais ce ne fut pas tant une charge, justifiée certes, contre An-Po, ses comparses et ses amis, qu'un rude coup de fouet porté au mercantilisme occulte, provoqué par un abominable esprit de lucre.

Ce mercantilisme fut cinglé par M. Monvoisin et c'est en l'écoutant que je compris le fait du renversement des idoles de l'ancien régime. M. Monvoisin sut, en effet, créer rapidement une ambiance de Révolution Nationale, donc de haute justice.

. . . . . .

En temps normal, il ne serait certainement pas non plus venu à l'idée du Gouvernement d'instituer cette Cour spéciale criminelle.

En temps normal, la Correctionnelle eut, en effet, suffi.

. . . . . .

Mercredi matin, M. Monvoisin a été jusqu'à déclarer qu'actuellement le commerçant avait d'abord un rôle social à tenir avant d'avoir le souci de gagner de l'argent.

Déclin de noble traditions.

C'est ainsi que le TIN-MOI du 12 mai 1942 qualifie le peu de respect que les enfants ont aujourd'hui pour leurs maîtres.

D'aucuns déplorent l'effacement de sentiments nobles qui existaient jadis entre maître et élèves.

Dans la rue, rares sont les élèves qui saluent leur maître. Ceux qui vont maintenant à l'école refusent de considérer l'enseignement dispensé comme un bienfait à quoi l'on garde reconnaissance. Un écolier n'a-t-il pas porté ce jugement. « Les études actuelles sont payantes et les maîtres sont des salariés de l'Etat. »

L'argent a détruit tout sentiment entre maître et élèves. Les belles coutumes du passé ne sont plus observées : Voit-on des élèves apporter des offrandes à leur maître, aux jours de fête, sous la conduite du doyen de l'école ?

Les maîtres d'école de jadis étaient plus respectés que les instituteurs d'aujourd'hui.

S. E. Vi-Van-Dinh, Grand Officier de la Légion d'honneur.

J'ai toujours été sensible, écrit la VOLONTE INDOCHINOISE du 12 mai 1942, *au caractère émouvant de certaines cérémonies qui, par leur brièveté, enferment dans de courtes secondes quelques gestes symboliques et les chargent d'une force et d'un dynamisme extraordinaires.*

. . . . . .

Ainsi ce matin alors que le Chef de la Colonie remettait à S. E. Vi-van-Dinh, baron de An-Phuoc, les insignes de Grand Officier de notre ordre national.

Devant une groupe d'autorités du Protectorat et du Gouvernement général, l'Amiral Jean Decoux, le ban ouvert, accomplissait ces gestes qui nous ont été fidèlement transmis d'un passé lointain de chevalerie et consacrait le nouveau dignitaire.

Par l'épée et par l'accolade qu'il donnait à ce haut mandarin il renouvelait la tradition venue du fond du Moyen âge, et je songeais à l'adoubement de nos chevaliers.

. . . . . .

Sous des cieux lointains, un homme ayant fidèlement servi de toutes ses forces, de toute sa loyauté, sa patrie et la France pénétrait, plus avant encore, dans la communauté de l'Empire. Autour de sa personne, le cadre familier s'élargissait pour laisser entrer tout un passé de grandeur et de gloire.

S. E. Vi-van-Dinh entrait dans la Légion d'hommes droits, de preux, de serviteurs attachés à l'Etat dont le talent et de dévouement ont fait la France et l'Empire.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA VIE INDOCHINOISE

Le Gouverneur Général en tournée d'Inspection au Laos.

L'Amiral Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, a quitté Hanoi le 12 mai, se rendant en inspection au Laos.

Il a visité Thakhek, Donghène, Savannakhet, Paksé, Stungtreng, Kratié et a rejoint Saigon.

Visites de Mme Decoux.

Mme Jean Decoux, a visité les 11 et 12 mai, l'Asile de la Sœur-Antoine et l'œuvre de Saint-Joseph, à Hanoi.

Raids d'avions chinois sur le Tonkin.

Le mardi 12 mai, six avions chinois sont apparus sur Hanoi vers 17 h. 15. La D. C. A. japonaise en a abattu deux. L'aérodrome de Gia-lam a été bombardé et mitraillé.

Une alerte aérienne a eu lieu, le vendredi 15 mai de 15 h. 30 à 16 h. 45, à Hanoi. Des bombes ont été lancées dans la région de Laokay.

Création du grade d'Intendant de Police.

A été institué par arrêté, au sommet de la hiérarchie des Service de Police de l'Indochine, le grade d'Intendant de police, comportant un seul emploi.

« Te Deum » en l'honneur de Jubilé épiscopal de S. S. Pie XII.

Un *Te Deum* solennel a été chanté au cours d'un Salut, le 14 mai, en la cathédrale de Hanoi, en l'honneur du Jubilé épiscopal de S. S. Pie XII.

Prise de fonction de Mgr Sion.

Le R. P. Sion, de Qui-nhon, sacré le 22 avril, a pris ses fonctions d'évêque du Kontum le 12 mai, en remplacement de Mgr Jeannin, décédé.

La condamnation d'An-Po.

Le chinois An-Po, poursuivi devant la Cour criminelle spéciale pour spéculation illicite, a été condamné à un an de prison et 100.000 francs d'amende.

Deux de ses fils, un employé et divers complices ont été condamnés à des peines moins lourdes.

Augmentation du prix des journaux.

En Cochinchine, le prix de vente et d'abonnement des journaux a été augmenté, pour application à dater du 1er juin.

Exposition de maquettes.

A la suite d'un concours en vue de l'érection d'un monument symbolisant l'union franco-indochinoise dans l'esprit de sacrifice à la patrie, M. Ngô-huy-Quynh, architecte, élève des maîtres Roger et Kruze, et M. Tran-van-Lam, sculpteur, élève du maître E. Jonchère, ont remporté le premier prix.

Une fortune dans une rigole.

Un fermier du village de Quoi-son, province de My-tho, a découvert 192 taëls d'or dans une rigole.

Accident de chemin de fer.

Un grave accident de chemin de fer s'est produit le 16 mai vers 5 h. 30 du matin sur la ligne de Dalat où la rame montante est partie en dérive pour une cause non encore déterminée et a ensuite déraillé.

On déplore 11 morts et 40 blessés. Les corps des victimes seront transportés à Saigon dans la journée du 17 mai. Les blessés actuellement soignés à l'Hôpital de Phan-rang seront également transférés à Saigon dans la journée.

Du 25 au 31 Mai 1942: Ecoutez " Radio-Saigon "

Lundi 25. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Orchestre Ray Ventura ; — 19 h. 45 : *Pour comprendre l'art khmer*, par Louis Malleret : « Les représentations inhumaines de Çiva et de la déesse Uma » ; — 20 h. 15 : La semaine de Radio-Saigon ; — 20 h. 17 : Concert ; — 21 h. 00 : *Au fil des ondes*, chronique saigonnaise de Roméas ; — 21 h. 15 : Vos disques préférés.

Mardi 26. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Chansons de Paulette Mauve et Louis Lynel ; — 19 h. 45 : *Les entretiens littéraires* de Charles Cerighelli : « Jean-Jacques Rousseau » ; — 20 h. 15 : *Le message du jour ;* — 20 h. 20 : *Symphonie en si bémol*, de Chausson ; — 21 h. 00 à 21 h. 30 : *Avec nos humoristes :* Félix Paquet, Georgius, René Dorin, etc...

Mercredi 27. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique militaire ; — 19 h. 45 : *Pour les enfants :* chansons ; — 20 h. 15 : Concert par Mmes Tridon, Yvonne Leclère et Bernard ; — 21 h. 00 : Vos disques préférés.

Jeudi 28. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Orgue de cinéma : — 19 h. 45 : Concert ; — 20 h. 15 à 21 h. 30 . Théâtre : *Karma*, de Joffrey, Bell, adapté par Mme Ralph Mylo.

Vendredi 29. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Chansons de Heritza et Louis Lumière ; — 19 h. 45 : *La lettre du Tonkin*, de Paul Munier ; — 20 h. 15 : *Le message du jour ;* — 20 h. 20 : *Le coffret à musique*, par Ch. Roques ; — 21 h. 00 : Concert par l'orchestre de chambre de Radio-Saigon.

Samedi 30. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Piano medley ; — 19 h. 45 : Causerie ; — 20 h 15 : *Le message du jour ;* — 20 h. 20 : *Le Casino des Illusions ;* — 20 h. 50 : Musique de danse.

Dimanche 31. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique de danse ; — 19 h. 45 : Causerie ; — 20 h. 07 : La semaine dans le monde ; — 20 h. 15 à 21 h. 30 ; *Werther*, de Massenet, 1re partie.

Naissances, Mariages, Décès...

Naissances.

COCHINCHINE

JACQUELINE-GILBERTE-CLAIRE, fille de Mme et M. Pierre Bourguignon, adjudant mécanicien au Bataillon de l'Air à Bien-hoa.

VIVIANE-MARIE-THÉRÈSE, fille de Mme et M. Marcel Kirisit, maître de manœuvre de la Marine nationale.

JEAN-HENRY-CHARLES, fils de Mme et M. Jean Régnier, sergent d'Infanterie coloniale.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

René-Eugène-Michel, fils de Mme et M. Nguyên-huu-Long, de la Compagnie Air-France (5 mai 1942).

Georges, fils de Mme et M. Lucien Chalumeau, chef d'atelier des Plantations des Terres Rouges (5 mai 1942).

Pierre-Louis-Hervé, fils de Mme et M. Louis de Monts de Savasse, ingénieur météorologiste.

TONKIN

Philippe-René, fils de Mme et M. Maurice-Elisée-Marie Bourgeois, capitaine d'Artillerie coloniale (7 mai 1942).

Monique-Chau, fille de Mme et M. Morin Tran-minh-Chau, secrétaire-comptable des Chemins de fer (9 mai 1942).

Jean-Louis-Léon, fils de Mme et M. Paul-Mathieu Pinelli, gardien principal hors classe des Services Pénitentiaires (12 mai 1942).

Prochains mariages.

COCHINCHINE

M. Léon Faure, brigadier chef, avec Mlle Marie-Rose-Léonie Lamblaut.

M. Pierre-Ferdinand-Léopold Arnold de la Perrière, industriel, petit-fils du duc de Lorraine, à Hanoi, avec Mlle Marie-Antoinette de Cardenao, fille aînée de Mme la Comtesse de Cardenao, à Saigon.

TONKIN

M. Edouard Gervais, canonnier, avec Mlle Lo-son-Mei.

M. Colbert-Maurice-Eugène Godbille, aspirant d'Infanterie coloniale, avec Mlle Gisèle-Jenny Grogniard.

Décès.

COCHINCHINE

M. Marcel Chan-keong-Tye (8 mai 1942).

M. Victor-Henri Vo-Thanh, propriétaire.

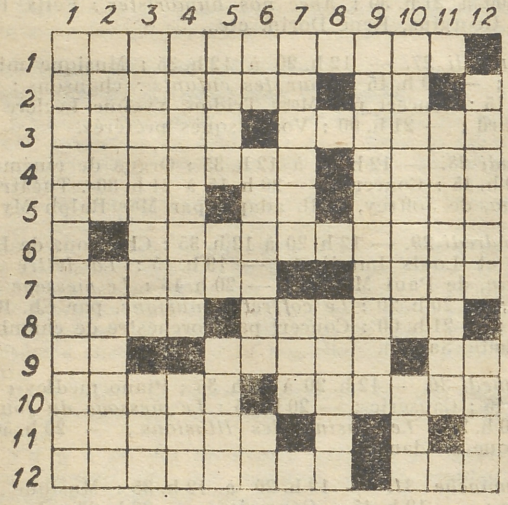
M. Neumann, délégué allemand pour l'Indochine de la Commission Franco-Allemande d'Armistice (11 mai 1942).

TONKIN

M. René Ferdinand, lieutenant-colonel d'Artillerie (10 mai 1942).

M. Jean-Louis-Fidèle Raffaeli, officier de la Marine Marchande en retraite (14 mai 1942).

MOTS CROISÉS N° 70



70. — *Verticalement.*

1. — Délires des grandeurs.
2. — Gage — Chrétien grec.
3. — Poissons — Dommage.
4. — Irrégularité — Graminée.
5. — Domaine — Conjonction — Prénom masculin.
6. — Préfixe — Tout comme un solipède — Conjonction.
7. — Finie — Langue.
8. — Qui rend service.
9. — Pistachier résineux de la Méditerranée.
10. — Inventé par Alde Manuce — Mot créé par Van Helmont.
11. — Etrangeté.
12. — Cavités des os — Vallée des Basses-Pyrénées.

70. — *Horizontalement.*

1. — Qui change le sens.
2. — Examen sévère — Conjonction.
3. — Femme malpropre et désagréable — Palais.
4. — S'engagent dans une porte — Non loin du Tech.
5. — Tragédie de Shakespeare — Adverbe — Rejet d'une plante vivace.
6. — Hygiène.
7. — Pavillon servant de rendez-vous de chasse — Fais obstacle.
8. — Petit golfe — Chaques.
9. — Conjonction — Ville d'Ecosse — Adjectif.
10. — Pièce satirique — Tissus épais et légers.
11. — Mesure.
12. — Sel d'un métalloïde — Prénom masculin.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 69

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	M	O	D	U	S	F	A	C	I	E	N	D	I
2	U	V	U	L	A	I	R	E	■	X	■	U	C
3	L	A	■	T	I	E	N	■	A	C	O	R	E
4	T	I	B	I	G	R	A	T	I	A	S	■	B
5	A	R	I	M	A	■	U	R	E	T	E	R	E
6	P	E	S	A	■	B	L	E	■	H	E	U	R
7	A	■	E	F	A	U	D	I	L	E	■	E	G
8	U	R	A	O	■	R	■	L	A	D	R	E	■
9	C	O	U	R	G	E	■	L	I	R	E	■	C
10	I	S	■	S	A	L	M	A	N	A	S	A	R
11	S	E	■	A	L	L	E	G	E	■	E	■	O
12	■	A	U	N	E	E	■	E	R	N	A	N	I
13	H	U	N	■	T	■	A	S	S	A	U	T	S

Le Directeur : Jean SAUMONT

Imp. G. Taupin et Cie — Hanoi

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Imprimerie

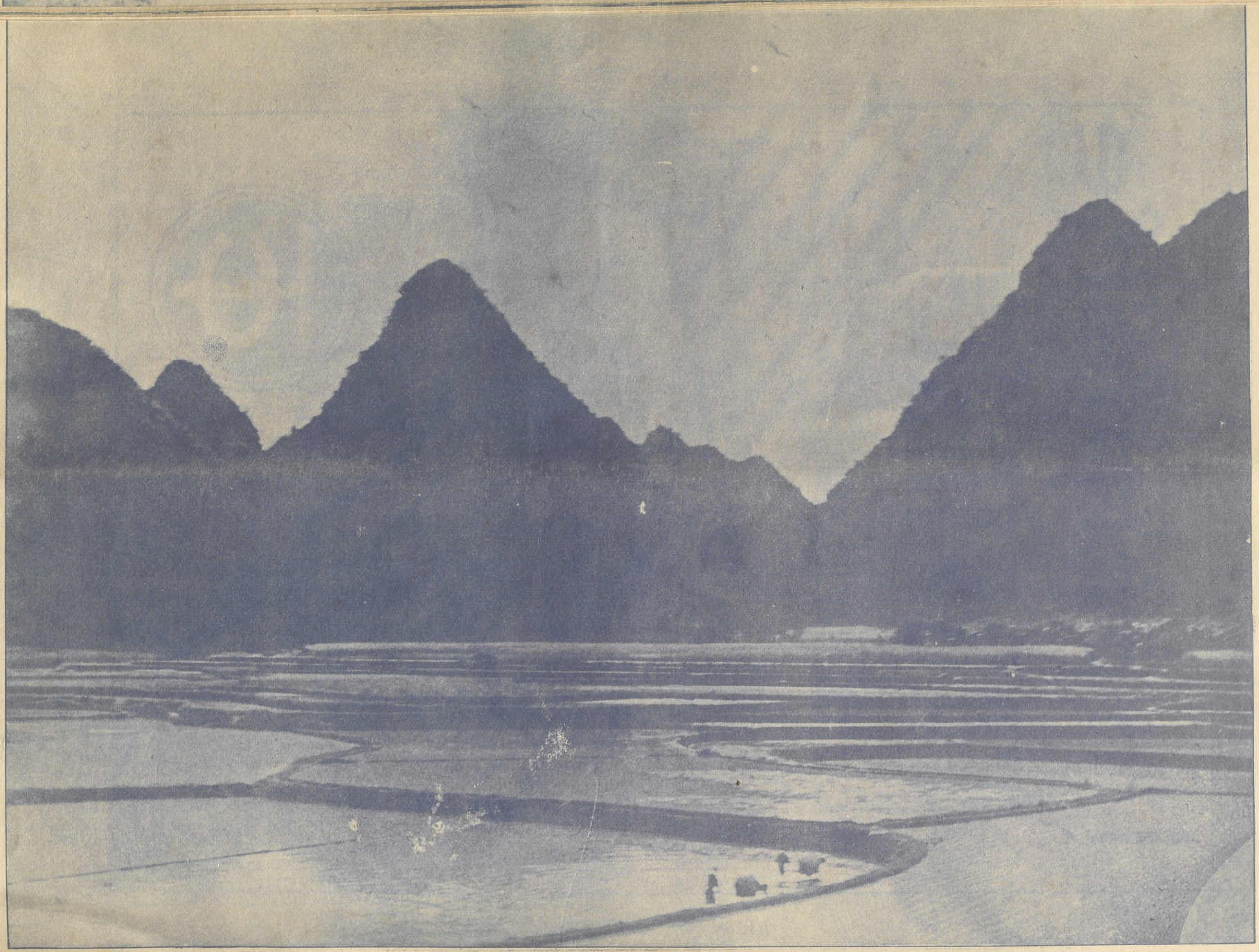
TAUPIN & Cie

8-10-12 RUE DUVILLIER - HANOI

TÉL. 141 - 218



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



L'Indochine pittoresque : Une région tonkinoise

Photo P. VERGER

Université Côte d'Azur. Bibliothèques